

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

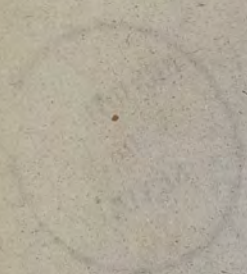


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTE. EGALITE.
FRATERNITE.

LA MANIE DES TRÔNES,
OU
LES ROIS ET LES REINES
DE CONTREBANDE.



LA MANIÈRE DES TROIS

ou

LES ROIS ET LES REINES

DE CONTRAINDRE

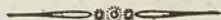


LA MANIE DES TRÔNES,
OU
LES ROIS ET LES REINES
DE CONTREBANDE;

Parade tragi-mélodramati-comique, et malheureusement historique; en deux actes et en prose, mêlée de chants, danses, combats, évolutions; ornée de toute la pompe et de tout le spectacle d'une cour de fabrique qui cherche à éblouir.

« Socalin ne fut pas ce qu'un vain peuple pense :
« Notre engourdissement fit toute sa puissance. »

PAR J. V. (DU MIDI.).



PARIS,
ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.
AUDIN, Libraire, quai des Augustins, n° 21.

AVRIL 1816.

ACTEURS.

COSTUMES ET CARACTÈRES.

- SOCALIN BROUTAPANE**, Grand costume impérial; beaucoup de gaucherie dans la manière de le porter. Toutes les allures d'un tyran. On doit s'apercevoir au premier aspect, que sa physionomie tient beaucoup de celle de l'oiseau de Minerve.
- SOPHJE BROUTAPANE**, Grand costume royal mal porté. Caractère bêtement présomptueux.
- CENVIL BROUTAPANE**, Large pantalon de siamoise rayée, gilet pareil, habit richement brodé par-dessus, bonnet rouge sur la tête. Caractère leste, ne doutant de rien.
- SOLUI BROUTAPANE**, Habit bourgeois, la couronne à la main, le manteau royal sous le bras, un chapeau à cornes sur la tête. Air de bonhomme.
- ALÆTITI**, mère de Socalin. A travers la richesse du costume, le naturel doit percer; toute l'allure d'une vieille tireuse de cartes.
- SALIE BROUTAPANE**, L'actrice doit être grande, maigre et sèche; démarche hautaine, robe ducale ridiculement ornée.
- OLICRANE**, sœur de Socalin. Reine. Grande mise antique calquée sur un vieux tableau représentant Cléopâtre. Agaceries à tous les étrangers qui se

- trouvent à la cour de Socalin.
- PULAINÉ, sœur de Socalin, grande-duchesse. Grand négligé très-riche, démarche indolente, mouchoir à la main; elle pleure.
- HENTORSE, fille adoptive de Socalin, femme de Solum. Reine. Tout l'attirail du grand costume. Faux air de dignité, faux air de décence, faux air de vertu.
- MASCACERBE, archi-ministre de Socalin. Habit richement brodé, gravité ridicule, les mains toujours derrière le dos.
- HÉCUFO, ministre de Socalin. Grand costume ministériel, physionomie de vieux renard, caractère impénétrable.
- GRANTÉLU, grand-procureur de toute la famille Broutapane. Il a rang de ministre. Habit riche. Caractère d'effronterie et d'impudence. Debout il doit se caresser le menton; assis, il caresse ses jambes; il doit aussi ne douter de rien.
- RAVASI, ministre-exécuteur des projets secrets de Socalin. Habit bleu doublé de rouge, brodé en argent. Caractère atroce, toutes les allures d'un spadassin.
- OMDENFER, conseiller de Socalin, pour la prompte rentrée des impôts. Il a rang de ministre. Habit rouge brodé en argent; caractère dur; il n'est souple que devant Socalin.
- LOURCAUCAIN, ministre de Socalin. Petit uniforme de ministre, botté, prêt à partir. Physionomie de Cain.
- TRAME, ministre d'Etat de Socalin. Grand costume; caractère impudent, l'air soucieux d'un

homme qui complotte ou
conspire.

ULSOT, général, ministre de Socalin. Grand uniforme de général, queue à la prussienne. On voit dans sa figure qu'il se parjurera un jour pour Socalin.

Le comte de CINTERME, prince étranger. Ce rôle difficile, doit être joué par un beau jeune homme; froid observateur de tous les ridicules de la cour de Socalin, il met à profit, pour les intérêts de son maître, tous les vices des sœurs de Socalin. Sa mise doit être simple quoiqu'élégante.

M. DE VOROUIT, grand seigneur étranger. Habit rouge brodé en or. Caractère fier; il va même jusqu'au dédain. Ces propositions sont toujours : *Sine quâ non.*

MALTA, instructeur de Socalin et de ses frères pour la manière de porter le manteau royal. L'inimitable modèle est à la comédie française.

Mademoiselle GORGEE, institutrice des sœurs de Socalin pour le fameux coup de pied à la robe royale ou ducale, et pour le placement du diadème. L'actrice chargée de représenter mademoiselle Gorgée, sera frappante de vérité si elle paraît sous le costume de la déesse Cérès.

AXATIENNE, poète déificateur des apprenties reines ou duchesses; il est aux gages de toute la famille. Veste et culotte de drap noir, habit brun brodé en palmes de soie verte; l'habit doit être beaucoup trop long et beaucoup trop large, c'est-à-dire

Broutapane pour les men-
songes périodiques.

pas fait à la taille du poète.
Au lieu d'un chapeau il tient
à la main une barrette de Jé-
suite. Caractère mielleux et
rampant avec les filles Brou-
tapane; orgueilleux et dur
avec ses égaux et ses infé-
rieurs.

CONTRA, }
MINLER, } Conseillers de Physionomie de l'an premier
de l'ère Bajoquite.

Nombreuse suite de valets et de femmes de chambre.

Peuple immense, militaires, bourgeois, ouvriers, etc.,
sortant de leur engourdissement, et portant en triomphe le
buste de *Toujoursbon*, leur Roi légitime.

*La Scène est à Sirpa, capitale du beau pays
des Engourdis.*

LA MANIE DES TRÔNES,
OU
LES ROIS ET LES REINES
DE CONTREBANDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une des salles du palais de Toujoursbon,
qu'habite l'usurpateur.

SOCALIN ET MASCACERBE, son archi-ministre.

(*Ils entrent en scène ensemble.*)

SOCALIN. *Il embrasse Mascacerbe.*

ENFIN, cher Mascacerbe, tous mes vœux sont comblés ;
me voilà donc, par tes soins et ceux de tes dignes collègues,
affermi sur le trône et proclamé empereur des Engourdis !
je sais tout ce que je te dois, et je veux te récompenser
d'une manière éclatante. Parle : que désires-tu ?

MASCACERBE, *s'inclinant profondément.*

L'honneur de servir un maître tel que Votre Majesté de-
vrait assurément tenir lieu de toute récompense ; mais vo-
tre bonté si encourageante me détermine à faire entrevoir

à Votre Majesté qu'un million par an pour soutenir la dignité d'archi-ministre d'un empereur tel que Socalin , n'est peut-être pas.... (*Il s'incline*).

SOCALIN, *l'interrompant*.

Je t'en donne deux. (1) (*Mascacerbe s'incline jusqu'à terre.*) Bien ! bien ! mon ami ; conserve toujours pour mon impériale personne ce respect énorme et surtout en public. Mes sujets , les Engourdis , en te voyant à mes pieds dans toute l'étendue de tes articulations , jugeront par là de l'immensité de la puissance de leur empereur , puisque son archi-ministre ne lui parle qu'à plat-ventre.

MASCACERBE.

Sire , votre cour devenue la plus brillante de l'univers , ne doit offrir à l'étranger stupéfait que l'assemblage de toutes les dignités et de toutes les vertus.

SOCALIN.

Quant aux dignités , elles sont en ma puissance , je vous en affublerai tous. Pour les vertus.... je ne sache pas comment.....

MASCACERBE.

Sire , rien de plus simple. Nous les accordons toutes à Votre Majesté ; partant de là , il est impossible que le héros , que le monarque vertueux par essence , ait pu faire choix de ministres qui ne le seraient pas. En proclamant par tout l'empire que le grand Socalin Broutapane ne récompense que les vertus , tous les Engourdis s'écrieront , en nous voyant , qu'il faut que nous les ayons toutes , puisque nous réunissons toutes les dignités.

(1) Historique.

SOCALIN.

Tu crois ?... Tu comptes donc bien sur leur engourdissement ?... Car, entre nous, Hécuso, Ravasi, Grantélu et toi, vous n'êtes rien moins que vertueux... Et il me semble que toutes les dignités de la terre ne peuvent vous donner....

MASCACERBE.

Détrompez-vous, Sire : et si je n'étais retenu par le profond respect que m'inspire Votre Majesté impériale, je lui dirais....

SOCALIN.

Parle : je te le permets.

MASCACERBE.

Vous l'ordonnez ? (*Socalin fait un signe de tête impératif*).

Vos projets d'envahissement me sont connus. Je sais que l'intention de Votre Majesté est de faire autant de rois et de reines qu'elle a de frères et de sœurs. Je sais que, prodigue du sang des Engourdis, vous vous disposez à en arroser les trônes où vous voulez placer votre famille ; et malgré tout cela, je me propose de faire proclamer votre humanité dans tout l'empire ; et l'engourdissement sera tel que l'un de mes collègues osera soutenir à la Tribune que vos innombrables levées d'hommes n'ont d'autre but que l'accroissement de la population, et vos énormes impôts, l'allègement de vos peuples (1).

SOCALIN.

Ah ! par exemple, celui-là sera fort.

(1) Historique.

MASCACERBE.

Du tout, Sire : maintenez la jeunesse dans de fausses idées de gloire, et nous vous répondons de l'engourdissement de tout le reste.

SOCALIN.

Bien ! fort bien, cher Mascacerbe, continue à me servir avec le même zèle, et ne crains point de fatiguer ma reconnaissance pour toi et pour les tiens.

MASCACERBE.

(*A part.*) Le moment est favorable. (*Haut.*) Sire, (*il s'incline*) j'ai un frère abbé.

SOCALIN.

(*Il se promène à grands pas, et prend force tabac.*)
(*Sans s'arrêter.*) Je le fais cardinal, je le fais archevêque, je le fais sénateur... Après?... (*Il se promène toujours*)

MASCACERBE ; *il s'incline.*

Sire, j'en ai un autre soldat.

SOCALIN.

Je le fais général, quoique je n'aie jamais entendu parler de lui. (*Il prend du tabac.*) Après?...

MASCACERBE *s'inclinant plus bas.*

Sire, je craindrais de devenir importun à Votre Majesté..

SOCALIN, *mouvement d'impatience.*

Après, te dis-je?...

MASCACERBE *s'inclinant toujours plus bas.*

Sire, j'ai un beau frère saute-ruisseau chez un clerc de procureur..

SOCALIN.

Je le fais receveur-général du département le plus productif de l'empire. As-tu encore quelqu'un ?...

MASCACERBE *s'inclinant jusqu'à terre.*

« Non, Sire, j'ai reçu le prix de tous mes soins,

« Et du grand Socalin je n'attendais pas moins. »

SOCALIN.

Va, cours assembler mon conseil. Olicrane, ma sœur, me tourmente : je veux la satisfaire.

MASCACERBE.

Quelque nouveau royaume sur le tapis, je gage ?...

SOCALIN.

Tu l'as deviné. Enfin, cher ami, depuis que j'ai mis une couronne sur la tête d'Hentorse, depuis que j'ai placé mon frère Sophie sur un trône, le reste de ma nombreuse famille m'assassine. On dirait, à les entendre se lamenter, que je les prive d'une portion de leur patrimoine, et cependant tu sais si ma tendre mère Alætiti pouvait prétendre à voir un jour ses filles princesses.

MASCACERBE.

Non, certes ! Sire.

SOCALIN.

Non, certes ! comme tu y vas !... L'aurais-tu connue dans sa jeunesse ?

MASCACERBE *embarrassé.*

Sire, je suis pénétré du plus profond respect pour Alætiti, votre sage mère...

SOCALIN, *impérativement.*

Après ?...

MASCACERBE.

Mais, Sire...

SOCALIN, *vivement.*

Parle donc.

MASCACERBE.

Sire, je naquis à Pontmerlié, où je connus le père de Votre Majesté...

SOCALIN, *air distrait.*

Lequel?...

MASCACERBE, *très-embarrassé.*

Je ne sache pas, Sire, que Votre Majesté en ait eu plusieurs.

SOCALIN, *revenant de sa distraction.*

Ah! oui, oui; eh bien, le bonhomme te raconta peut-être..... Garde cela pour toi.... La mère du grand Socalin, semblable à la femme de César, ne saurait être soupçonnée...

MASCACERBE, *il s'incline.*

Il n'a fallu rien moins que votre ordre souverain...

SOCALIN.

Il suffit : je vais donner audience à mes sœurs ; toi, préviens mon conseil que j'ai des communications de la plus haute importance à lui faire : va.

(*Mascacerbe sort en s'inclinant jusqu'à terre.*)

SCÈNE II.

SOCALIN, *seul.*

(*Il se promène, et a toujours la tabatière dans les mains.*)

C'EN est fait : l'intérêt me répond de la fidélité de Mascerbe; il vole au-devant de mes moindres désirs. C'est pour moi une très-bonne acquisition. Sa gravité, sa nonchalance même, en font un homme important, dont l'opinion fera toujours loi dans mon conseil. J'ai dû me l'attacher par des sacrifices; il est totalement à moi. (*Il réfléchit quelques secondes.*) Eh ! mais... (*Il se tape la tête.*) Ne pourrais-je pas ?... Oui. (*Il prend du tabac.*) C'est ça. (*Il agite une sonnette.*) (*Un page ou un huissier se présente.*) Qu'on mande Hécufo mon ministre. (*L'huissier sort.*) Oui, je veux en conférer avec lui; il est rusé, je me tiendrai sur mes gardes. Défions-nous de tous ces prétendus républicains. Après avoir assassiné leur monarque légitime, ils pourraient bien envoyer *ad patres* l'audacieux qui s'est emparé du trône. Muselons-les avec des lingots d'or et des rubans : ils sont avides : tant que je leur donnerai, ils me seront fidèles.

UN HUISSIER *annonce.*

La princesse Pulaine.

SOCALIN.

Faites entrer.

SCÈNE III.

SOCALIN, PULAINÉ.

(*Elle entre en pleurant et chante
sur l'air de Marlborough*).

PULAINÉ.

Moi , je ne suis pas reine :
Hentorse l'est déjà.

SOCALIN, *l'interrompant*.

Eh bien ! eh bien ! qu'as-tu à pleurer ?....

PULAINÉ.

Je veux un trône, moi.

SOCALIN, *il rit*.

Tu veux un trône ?...

PULAINÉ.

Oui, j'en veux un. Je ne le garderai peut-être pas longtemps, mais cela m'est égal ; j'en aurai passé l'envie.

SOCALIN.

Va, ma petite, va, je t'en donnerai un. En attendant, je te fais grande duchesse de Montpié, tu habiteras un palais superbe ; tu mangeras d'excellent riz, et tu y feras la reine tout à ton aise.

PULAINÉ, *pleure et trépigne*.

Je n'en veux pas ; je n'en veux pas. Je veux être reine. Qu'ont fait plus que moi Olicrane et Hentorse ? Ingrat ! t'ai-je jamais rien refusé ?...

SOCALIN.

Allons, allons, sois sage, ton tour viendra. Regarde Sallie, elle est ton aînée ; elle se contente d'être grande duchesse de Sancote ; elle ne pleure pas.

PULAINÉ, *pleurant toujours.*

Je veux un trône, j'en veux un et je l'aurai.

SOCALIN, *il rit.*

Attends au moins que j'aie mis la main dessus.

PULAINÉ.

Je ne veux pas attendre ; je le veux , tout de suite.

SOCALIN, *impatiente.*

Voulez-vous bien, drôlesse, me laisser tranquille. Je ne suis déjà pas trop content de vous. Votre conduite au-delà des mers devrait vous rendre plus circonspecte. Savez-vous comment on parle de la veuve de Nonobscure ?

PULAINÉ.

Ah, parbleu ! Eh ! que ne dit-on pas de mes sœurs et de votre Hentorse ?

SOCALIN.

N'êtes-vous pas trop heureuse, après toutes vos farces, d'avoir trouvé ce nigaud de prince Maroni ?

PULAINÉ.

Une belle bête que vous m'avez donnée là !

SOCALIN, *irrité. Il gratte ses mains.*

Cette masque-là m'agite le sang à tel point.... *Il se gratte.*

PULAINÉ.

Prends-y garde, si tu ne me fais reine, je t'appellerai vilain galeux.

SOCALIN, *poussé à bout.*

(*Il se gratte et prend force tabac*). Je n'y tiens plus.
(*Il agite violemment la sonnette*). (*L'huissier se présente*). Qu'on mande Ravasi pour me débarrasser des importunités de madame.

PULAINÉ.

Je me moque de ton Ravasi comme de toi. Je veux un trône, et je l'aurai ; adieu : pense-y, et surtout, crains de me pousser à bout ; ton Hentorse et toi.... Je ne t'en dis pas davantage.... Adieu. (*Elle sort en le menaçant de la main*).

SCÈNE IV.

SOCALIN *seul. Il rit.*

RIONS-EN, c'est le parti le plus sage. Le démon des trônes s'est donc emparé de toute ma famille !... Hé bien ! emparons-nous du monde entier, et nous aurons de quoi les satisfaire. (*On entend un serin siffler le refrain suivant : « Va-t-en voir s'ils viennent, Jean* ». (*Il se retourne en prenant du tabac*). Quel est l'insolent ?... (*Il aperçoit la cage*). Ah ! ah ! (*Il rit*). Il n'est pas dangereux. (*Il réfléchit en se promenant*). Serait-ce un avertissement pour me faire renoncer à ma vaste entreprise ? (*Il réfléchit.*) Bah ! Broutapane appelé à de si hautes destinées, pourrait-il être arrêté par le chant d'un serin !!!.... Non, non, le conquérant qui, sans craindre le moindre refus, peut exercer son autorité suprême sur trente-cinq millions d'indivi-

des disposés à tout souffrir , doit nécessairement mettre à exécution tous ses projets , fussent-ils même extravagans. Poursuivons.

L'HUISSIER , *Il annonce.*

Les ministres Hécufo , Ravasi et Grantélu.

SOCALIN.

Qu'on les introduise.

SCÈNE V.

SOCALIN , HÉCUFO , RAVASI ET GRANTÉLU.

(Ils entrent en s'inclinant jusqu'à terre , et vont se ranger à la droite et à la gauche de Socalin.)

SOCALIN.

HÉCUFO , je vous ai mandés pour vous faire une communication très-importante ; je compte sur vous et sur vos anciens frères d'armes , Contra , Minler et autres ; il n'y va de rien moins que de la gloire de l'univers , du salut du grand peuple , et du bonheur du monde. Vous vous rendez dans mon cabinet après le Conseil ; prévenez-les bien que je n'entends éprouver de leur part aucune espèce de résistance ; que de quelque nature que soient les projets dont je leur ferai donner connaissance , ils doivent s'empresser de les admirer et d'en faciliter l'exécution par la seule raison que je le veux. Allez. (*Hécufo s'incline et sort*).

SCÈNE VI.

SOCALIN, RAVASI, GRANTÉLU.

SOCALIN.

A vous, mes amis, qui n'affichez point ce prétendu républicanisme ; à vous, qui avez à vous reprocher un crime de moins que les autres ; je vais vous dévoiler mon âme toute entière : j'aspire à la monarchie universelle, et rien ne me coûtera pour y parvenir. Toi, Grantélu, tu porteras la parole au Conseil ; tu feras venir cela de loin ; tu seras soutenu par Mascacerbe, mon archi-ministre ; toi, Ravasi, tu me débarrasseras, dans l'ombre, de tous les opposans : votre inaltérable dévouement à tous les deux m'est connu. Je sais que je peux compter sur vous. C'est des hommes et de l'argent qu'il nous faut. Avec des hommes et de l'argent, nous arriverons à tout.

RAVASI.

Sire, pour vous prouver jusqu'où va mon dévouement, s'il était possible que mon père vous embarrassât, demain je vous débarrasserais de mon père.

SOCALIN, (*Il serre la main de Ravasi*).

Je te reconnais bien là, vertueux Ravasi.

GRANTÉLU.

Sire, j'en ai pour moi que mon dévouement ; mais il est si grand que, si jamais il vous prend envie de vous faire empereur de la lune, je mettrai toute ma science qui, à la vé-

rité ne s'étend pas loin , à prouver au bon peuple des Engourdis qu'il faut absolument qu'ils se fassent tuer les uns après les autres pour vous porter au trône lunaire ; et quand j'y serai parvenu , je croirai n'avoir point encore assez fait pour prouver à Votre Majesté toute la reconnaissance qui anime ce noble cœur. (*Il pose la main sur son cœur*). Ce cœur désintéressé....

SOCALIN.

A propos de désintéressement , j'ai signé pour toi ce matin une ordonnance de cent mille écus à prendre sur le trésorier de ma cassette. Que fais-tu de tout l'argent que je te donne , tu es toujours criblé de dettes ?

GRANTÉLU.

Sire , je dépense votre argent comme je le gagne : au grand train des serviteurs , on reconnaît la puissance du maître...

SOCALIN.

Quant à toi , Ravasi , tu me connais. Puise dans toutes mes caisses lorsqu'il s'agira de me défaire d'un ennemi. Al-lons, messieurs, l'heure nous appelle au Conseil, je vous quitte, avant peu je m'y rendrai. Courage , Grantélu ; beaucoup de ces longues phrases dont l'ambiguïté de sens fasse dire aux Engourdis : Dieu ! que c'est beau ! Ah ! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qu'il a voulu dire !... Allez.

L'HUSSIER, *annonce.*

L'impératrice douairière Alætiti , et les princesses ses filles.

SOCALIN.

Faites entrer. Restez , messieurs.

SCÈNE VII.

SOCALIN, RAVASI, GRANTÉLU, ALÆTITI, SALIE,
OLICRANE, PULAINÉ, HENTORSE.

(Elles sont toutes en grande robe de cour , et s'entravent mutuellement dans leurs longues queues ; Hentorse hausse les épaules en voyant la gaucherie de ses belles-sœurs.)

ALÆTITI, *s'approche de Socalin et s'incline.*

GRAND Empereur, moun fils, la vostra madre touteglou-riouse de vi avoir engendré, vient avec ses filles, vos sœurs, per avoir l'honneur di salutar la vostra maesta, et vi souhaitar toute la felicità possible.

SOCALIN, *il baise sa mère au front.*

Je remercie ma mère et de sa visite et de ses souhaits. Le bonheur de mes peuples tient à l'élévation de ma famille; mes peuples seront heureux, ma famille sera élevée.

RAVASI ET GRANTÉLU, *à part.*

Quelle sublimité dans les idées!

L'HUISSIER, *annonce.*

Le roi Sophje, le roi Solui et le prince Cenvil de Chien.

SOCALIN.

Ils viennent fort à propos. Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SOPHJE, SOLUI, CENVIL.

CENVIL, *son bonnet rouge sur la tête.*

(*Il fait ranger sa mère de côté et s'approche de Socalin*). Je viens, monsieur l'Empereur, te signifier que les Engourdis se lassent de ton despotisme ; que, moi, ton frère, moi, qui t'ai fait tout ce que tu es, je ne peux plus y tenir ; que je ne prétends point partager ta chute, qui ne sera que trop prochaine, si tu persistes dans tes rodomontades, dans tes guerres sans motif. Prends l'argent des Engourdis, à la bonne heure ; partage-le avec nous, rien de mieux : ils crieront mais ils finiront par s'apaiser ; mais conduire tous les jours leurs enfans à la boucherie, sans leur donner le moindre relâche, emprisonner les pères qui cherchent à soustraire leurs fils à ta voracité ! Vouloir qu'ils soient eux-mêmes les dénonciateurs de leur propre sang ! !!! M'entends-tu, Socalin, cela finira mal, tu seras pendu, et je ne veux pas l'être avec toi. (*Il se retourne vers ses sœurs*), et vous, femmes ambiieuses ; vous, petites filles, qui avez si tôt perdu le souvenir de votre premier état ; vous, qui le poussez à sa perte en lui accordant tout ce qu'il vous demande, et exigeant des trônes pour récompense ; vous pleurerez, mais il sera trop tard.... et vous, ma mère,.....

SOCALIN, *il n'a cessé de se barbouiller de tabac pendant tout le temps que Cenvil a parlé.*

Audacieux démagogue, vous tairez-vous, enfin ?
(*Il trépigne*).

CENVIL.

Oui, quand j'aurai fini. Et vous, ma mère....

ALÆTITI.

Moun fils, Cenvil, jé souis assez dé la votre opinioun : l'argent, il devrait souffire; ma il vostro frère a dé l'ambition....

SOCALIN, à *Cenvil*.

Encore une fois, taisez-vous. (*Il regarde le costume de Cenvil*). A cet accoutrement reconnaîtrait-on le frère du premier Empereur du monde ?...

SOPHJE.

Allons, Cenvil, je t'en prie, il est notre Empereur, notre maître à tous.

CENVIL, à *Sophie*.

Tais-toi, bête couronnée.

SOCALIN, d'un air concentré.

Je me lasse, à la fin. (*A Cenvil*). Taisez-vous, je vous l'accorde, ou je vais à l'instant vous faire mettre en lieu sûr, où je ne serai plus ennuyé de vos impertinentes observations; âme vile, qui ne pensez qu'à l'argent. Allez, sortez de mes Etats, je vous exile. Je viens d'acquérir la preuve certaine que nous ne sommes point issus du même sang.

ALÆTITI.

Moun fils, grand Emperour, que dites-vous là? vous injuriez gratuitement la vostra madre.

HENTORSE, avec dédain.

Quelle famille !....

CENVIL, à Socalin.

Tu as raison. Nous ne sommes pas frères ; je te renie , je vais partir ; mais auparavant , je veux te faire connaître le sort qui t'attend , si tu persistes dans tes projets ambitieux. (*Il va vers la cheminée au-dessus de laquelle se trouve une pendule superbe qu'il jette par terre et qu'il foule à ses pieds*). Tu seras écrasé comme j'écrase cette pendule.

(*Il sort.*)

(Ravasi fait un mouvement pour suivre Cenvil et l'arrêter ; mais Socalin d'un geste impératif le rappelle.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS , hors Cenvil.

RAVASI, revenant.

SIRE, il n'a fallu rien moins que les ordres de Votre Majesté pour apaiser mon juste ressentiment.

SOCALIN, à sa mère.

Vous voyez, Madame, le résultat des études philosophiques de votre Benjamin. Il se montre le coryphée d'un parti de misérables couverts de tous les crimes. (*à Ravasi*) Tu veilleras à ce que le soleil ne le trouve pas demain dans Sirpa.

ALÆTITI.

Moun fils , grand empérour , malgré les soutises qué vous vénez dé mé dire , n'oubliez pas , jé vous prie , qu'il est votre frère.

SOCALIN.

C'est bon. (*à Ravasi.*) Qu'il parte avec la qualité de mon ambassadeur.

RAVASI.

Il suffit. Votre Majesté sera obéie.

GRANTÉLU.

Le prince Cenvil de Chien se trompe certainement quand il dit que les Engourdis se lassent de la domination de Votre Majesté. Nous qui sommes à même de juger l'esprit public, nous pouvons assurer Votre Majesté que ce n'est qu'aux acclamations générales que se font les levées d'hommes, et que les préposés à ces mêmes levées sont obligés presque toujours d'en renvoyer plus qu'ils n'en prennent, tant est grand le désir de se faire tuer pour le grand Socalin.

SOCALIN.

Je le sais. (*Il se retourne vers Solui.*) Et vous, Solui, que signifie encore ce costume bourgeois, cette couronne et ce manteau à la main? Qu'êtes-vous venu faire à Sirpa? Je ne vous y ai point appelé. Le soin de vos états devait vous retenir....

SOLUI.

(*Il rend à Socalin la couronne et le manteau royal.*)

Reprenez, mon cher frère, des présents qui ne sont pas faits pour moi. Je voudrais pouvoir vous obliger à reprendre aussi (*il montre Hentorse*) madame, qui m'embarrasse pour le moins tout autant qu'une couronne.

HENTORSE, *à part.*

Le sot!

SOLUI.

Mais si je n'ai pas le droit de vous la rendre, il me sera permis, je l'espère, de vivre loin d'elle. Je ne vous dirai pas, comme mon frère Cenvil, que vous ferez une mauvaise fin ; je me bornerai à le craindre, et à faire des vœux pour que vous trouviez le bonheur au terme de votre ambition. Adieu.

(*Il va pour sortir.*)

SOCALIN.

Où vous retirez-vous ?

SOLUI.

Je vais voyager pour ma santé.

SOCALIN.

En quelle qualité ?

SOLUI.

De simple particulier, la seule qui me convienne ; et je ne vous dissimulerai pas que je ferai ma principale étude de ne pas être reconnu pour votre frère.

HENTORSE, *à part.*

Le benêt !

SOCALIN.

Allez ; vous ne méritez pas l'honneur que je voulais vous faire. La reine Hentorse, votre estimable épouse, saura régner sans vous.

HENTORSE, *avec une fausse dignité.*

On me verra toujours voler au-devant des moindres désirs du grand Socalin, mon empereur, mon souverain maître ; et, si j'en crois mes pressentimens, le temps n'est peut-être pas éloigné où je pourrai lui donner des preuves irréc-

fragables de la grande affection que je porte à Sa Majesté.
Je méprise la calomnie ; j'ai rempli tous mes devoirs.

PULAINÉ, *à sa mère ; tout bas.*

Quand je vous disais que votre belle-fille avait un front
d'airain !.... *Je méprise la calomnie !....* comme si nous
pouvions douter de la vérité !

SOCALIN.

Taisez-vous , Pulainé ; ne me faites pas souvenir de vos
fautes de ce matin. Hentorse, je connais tout votre attache-
ment pour moi , tout votre amour pour ma gloire ; je vous
en récompenserai. Et toi , Sophje , la couronne que je t'ai
donnée te pèse-t-elle ? Faudra-t-il que je la reprenne ?

SOPHJE.

Elle me pèse si peu que je prie en grâce Votre Majesté
de m'en donner une plus lourde.

SOCALIN.

Bien ! A cette noble ardeur je reconnais mon sang.

PULAINÉ.

Si vous en destinez une autre à mon frère Sophje , donnez-
moi celle qu'il a : j'en veux une ; reconnaissez votre sang à
cette noble ardeur.

SOCALIN.

Elle est depuis long-temps promise à votre sœur Olicrane,
dont le mari saura la défendre , et surtout me rester cons-
amment fidèle.

SOLUI, *à Socalin.*

Mon frère, Votre Majesté veut-elle bien me permettre

de lui faire une petite observation ? J'arrive d'un pays sur le trône duquel Votre Majesté m'avait fait asseoir ; en y entrant , le peuple , que vous n'aviez pas pris la peine de consulter , nous y reçut , madame (*il désigne Hentorse*) et moi , d'une manière tout-à-fait nouvelle. Demandez à madame Hentorse quel concert d'acclamations nous accompagna jusqu'au palais , malgré la garde nombreuse dont nous étions entourés ? Demandez-lui avec quels agrémens on dessina les panneaux de sa voiture ; quelles fleurs on nous jetait à travers les glaces ? Tous ces renseignemens pourraient bien ralentir la noble ardeur du reste de votre famille , et porter Votre Majesté à s'assurer de l'intention des peuples avant de les donner.

HENTORSE.

Sottise ! doit-on s'arrêter à ces petites choses ?... Où en serait la gloire du grand Socalin , s'il avait consulté l'intérêt des peuples avant de les conquérir ?

SOCALIN.

Il suffit. Solui , vous êtes un pauvre génie : allez ; vous pouvez partir. On m'attend au conseil ; adieu , ma mère. Viens avec moi , Sophje ; Grantélu et toi , Ravasi , suivez-nous. (*Il salue sa mère et ses sœurs, et sourit à Hentorse.*)

(Socalin sort avec Sophje , son frère ; avec Grantélu et Ravasi , par la porte du fond. Hentorse sort par la droite et Solui par la gauche.)

SCÈNE X.

ALÆTITI, SALIE, OLCRANE ET PULAINÉ.

PULAINÉ.

EH BIEN ! mes sœurs, que dites-vous de l'effronterie d'Hen-torse ?... Et vous, ma mère, vous n'auriez jamais dû consentir à ce mariage. Voilà ce pauvre Solui bien cruellement affecté !

SALIE, *d'un ton doctoral.*

Il vous sied bien de parler, vous dont la conduite nous attire tous les jours quelque nouvelle disgrâce.

PULAINÉ.

Ah ! ah ! en voici bien d'une autre... Dites donc, madame la sententieuse, penses-tu que nous ayons oublié ce fameux port de mer, témoin des jeux de notre bel âge, et le clerc de procureur, et ton petit commis aux douanes, et le poète Axatienne, et puis, et puis, et puis.... Ah ! ah ! tu viendras faire la bégueule avec moi !... Tu tombes bien !

SALIE.

Insolente !

ALÆTITI.

Pace ! pace ! mes filles.

OLCRANE.

Tais-toi, Pulainé ; les huissiers de la chambre t'entendent.

PULAINÉ.

C'est vrai, ce sont toujours celles qui font le plus qui

(31)

erient le plus fort. C'est comme cette mijaurée d'Hentorse ; si tu n'y prends garde , Olicrane , elle t'enlèvera ton nouvel amant , le comte de Cinterme.

OLICRANE.

Le comte de Cinterme, mon amant ! Ah ! ma sœur , comment peux-tu dire cela ?

PULAINÉ.

Allons , ne vas-tu pas jouer au fin avec moi ? J'en sais là dessus plus que je n'en dis.

OLICRANE, *embarrassée.*

Tais-toi , folle.

PULAINÉ.

A la bonne heure. Puisque tu conviens , je ne dirai plus rien. D'ailleurs , c'est un fort joli homme ; mais il me vient quelque fois dans l'idée qu'il se moque de nous.

OLICRANE.

Tu ne lui rends pas justice.

ALÆTITI, *à Olicrane.*

Ma fille , n'oubliez jamais que vi êtes reine , et la sœur du grand Socalin , lé piou famous empérour d'al moundo.

OLICRANE.

C'est bon ! c'est bon ! Vous n'avez jamais rien oublié dans votre vie , vous , ma mère ? vous êtes bien heureuse.

ALÆTITI.

Jé né dis pas cela ; j'ai eu mes momens d'absence comme

une autre; ma' vi né devez pas mé les rappeler, vi, ma fille.

SALIE.

Si j'avais l'honneur d'être saluée du nom de majesté, je tiendrais tous ces princes étrangers à une distance respectueuse.

OLICRANE, à *Pulaine*.

Ecoute-la, cette prude gouvernante de Sancote.

SALIE.

Qu'appellez-vous prude? Entre nous, la majesté ne vous servira de rien; prenez garde que je ne vous dise vos vérités.

PULAINÉ, à *Salie*.

Tais-toi, hareng-sor.

ALÆTITI.

Eh bien! mes filles, allez-vi ricommencer les scènes du port de Sermailles?

OLICRANE, à sa mère.

Taisez-vous, vieille sorcière (à *Salie*). Et toi, maigre échine, ne me fais pas mettre en colère.

PULAINÉ, à *Salie*.

C'est l'écho de la famille, que cette Sancoté! Que ne t'enrôles-tu dans la police de Ravasi; il te paiera bien, lui qui veut avoir des espions partout.

ALÆTITI, les mains au ciel.

Madre de Dio! qué famiglia vi m'avez donnée!

UN HUISSIER annonce.

Leurs excellences M. le comte de Cinterme, le seigneur de Vorouit.

ALÆTITI.

Per tutti gli santi, mes filles, jé vi en conjoure, reprenez la votre dignita. (*A l'huissier.*) Introduisez ces messieurs. (*Alætiti et ses filles se rengorgent.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTES, M. LE COMTE DE CINTERME, LE SEIGNEUR DE VOROUIT. *Ils entrent en saluant, Cinterme avec grâce, Vorouit sèchement.*

M. DE CINTERME, à *Alætiti*.

(*D'un ton tout à la fois leste et cependant respectueux.*)

L'ILLUSTRE mère de Socalin (*il lui baise la main*), de ce grand génie que l'univers chérit et révère, daignera-t-elle accepter l'hommage d'un étranger qui, dans ses nombreux et longs voyages, n'a trouvé rien de comparable à son auguste famille, à ses fils vertueux occupant si dignement les plus beaux trônes du monde, à ses chastes filles. (*Il les montre.*)

PULAINÉ, *bas à Olicrane.*

Quand je te disais qu'il se moquait de nous : *Chastes filles!*

CINTERME. *Il continue.*

Tempérant l'éclat de la majesté par l'habitude de toutes les grâces.

OLICRANE, *à part à Pulainé.*

Qu'il est aimable! Ah! combien tu es dans l'erreur sur son compte!

PULAINÉ, *bas à Olicrane.*

Je le désire; mais je ne le crois pas. *Chastes filles!*
(*Elle secoue la tête.*)

VOROUIT, à Alætitî.

Madame, je vous fais ma révérence.

SALIE, à part.

Que cet homme est sec !

PULAINÉ, *bas à Salie.*

Presque autant que toi.

ALÆTITI.

Messieurs, vi mé rendez confouse de toutes les choses gracieuses qué vi venez dé me dire. Ma soyez persuadés, messieurs, qué j'y sous très-sensible. Je charge mes filles que voilà (*elles font toutes les trois de grandes révérences en s'entravant dans la queue de leurs robes*) dé vi exprimer mon ardent désir que les mounarques vos maîtres vivent éternellement en bonne intelligence avec mon augousté fils lé grand Socalin. (*Elle fait une profonde révérence, et sort en affectant une dignité burlesque.*) (*Salie sort avec elle*).

VOROUIT, *s'inclinant un peu.*

Ce n'est pas la peine, madame.

CINTERME. *Il lui baise encore la main.*

Ah ! c'est le vœu de mes vœux.

PULAINÉ, à part.

Je ne suis qu'une bête, ou cet homme se moque de nous.

SCÈNE XII.

OLICRANE, PULAINÉ, M. DE CINTERNE, M. DE
VOROUIT.

VOROUIT, à *M. de Cinterne*.

VERRONS-NOUS aujourd'hui le général? Pardon, mesdames, je croyais trouver ici votre frère; il est absent, je me retire.

CINTERNE.

Restez donc, M. de Vorouit; où pourriez-vous aller pour être mieux?

VOROUIT, *brusquement et à demi-voix*.

Chez moi. Je ferai parvenir mes notes à la chancellerie des affaires étrangères.

PULAINÉ.

Nous sommes désespérées, monsieur, que l'absence de l'empereur mon frère nous prive du bonheur de vous posséder plus long-temps.

OLICRANE.

A ce qu'il me paraît, vous n'êtes pas galant, M. de Vorouit?

VOROUIT.

Jamais, madame.

OLICRANE.

Et poli?

VOROUIT.

Toujours, madame, et avec tout le monde.

OLICRANE.

Décidément, vous êtes déterminé à ne pas attendre l'empereur ?

VOROUIT.

Je ferai parvenir au général les notes que j'ai reçues du Roi mon maître.

OLICRANE. *Elle fait une révérence.*

Dans ce cas, monsieur. (*Pulaine salue aussi M. de Vorouit.*)

VOROUIT.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer. Je vous attendrai demain matin, M. de Cinterme.

CINTERME.

Je vous suis à l'instant même.

OLICRANE *émue.*

Vous aussi, M. de Cinterme, vous nous quittez ?...

CINTERME.

Si vous en ordonnez autrement. (*Olicrane lui fait signe de rester.*) Adieu donc, M. de Vorouit, à demain.

PULAINÉ, à M. de Vorouit.

Oserai-je vous prier, monsieur, de me conduire jusqu'à ma voiture ? (*Vorouit lui tend la main.*) Adieu, ma sœur (*à Cinterme*), monsieur, je vous salue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

OLICRANE , M. DE CINTERME.

OLICRANE , *les yeux baissés.*

QUE va penser M. de Cinterme de ma démarche , tout au moins inconsiderée , de le retenir presque malgré lui ?

CINTERME , *jouant l'émotion.*

Madame , il est bien difficile de se défendre d'un léger mouvement d'orgueil , quand , jeune encore , on se trouve à la cour du grand Socalin ; qu'on y jouit , comme moi , de l'inappréciable honneur de vivre dans l'intimité de sa famille ; d'y contempler à loisir les vertus et les grâces de cette charmante Olicrane , aux pieds de laquelle tous les rois de l'univers voudraient mettre leur couronne ; mais quand je réfléchis à l'énorme distance qui nous sépare , quand je pense que je n'ai qu'un cœur à offrir à une reine qui mérite les hommages des plus grands monarques ; je me livre alors à tout ce que l'amour a de plus désespérant. Je....

OLICRANE *attendrie.*

Calmez-vous , mon cher Cinterme , je n'ai pas toujours été reine...

M. DE CINTERME.

Je le sais bien.

OLICRANE *plus attendrie.*

Et moi aussi j'ai un cœur.

M. DE CINTERME , *transporté.*

Serait-il vrai ?

OLICRANE, *piquée.*

Votre doute m'est injurieux.

M. DE CINTERME, *air timide.*

Non, non : il ne saurait l'être. Serait-il vrai que Cinterme vous en eût fait apercevoir ?

OLICRANE, *revenue de sa prévention.*

Vous êtes charmant.

M. DE CINTERME, *il tombe à ses genoux.*

(Il baise la main d'Olicrane) et vous, adorable.

OLICRANE, *émue.*

Mon cher Cinterme !

M. DE CINTERME, *se relevant.*

Ma douce amie ! (*il lui baise les mains avec transport*).

OLICRANE, *toujours émue.*

Quelle erreur est la nôtre ! une barrière insurmontable...
Le roi, mon époux, arrive aujourd'hui.

M. DE CINTERME, *vivement.*

Et que m'importe ton époux ! n'as-tu pas retrouvé ton cœur ? Ne viens-tu pas de me le donner ? Olicrane serait-elle une femme ordinaire ? Non. Elle est la sœur du grand Socalin, la fille d'Alætiti ; Olicrane m'aime, Olicrane me le prouvera.

OLICRANE, *les yeux animés.*

Oui, mon ami, tu m'a bien jugée ; je t'aime et je t'en donnerai des preuves irrécusables.

M. DE CINTERME.

Je n'en ai jamais douté. (*lestement*). A propos de ton époux, je le croyais retenu à l'armée pour long-temps.

OLICRANE.

Socalin l'a mandé pour un changement de plan ; on parle beaucoup d'une guerre générale , de monarchie universelle ; il n'est question de rien moins que de mettre toute notre famille sur les différens trônes de l'Europe. Ah ! mon Dieu ! et moi qui te raconte paisiblement tous les secrets de l'Etat ; ne parle de cela à personne , je t'en conjure , mon cher Cinterme , et surtout ne l'écris pas à ton souverain qui prendrait peut-être des mesures pour l'empêcher.

M. DE CINTERME.

Rassure-toi , belle Olicrane , une seule chose m'occupe , et c'est l'amour que tu m'as inspiré.

OLICRANE.

A la bonne heure. Adieu , mon ami , je vais tout disposer pour pouvoir jouir long-temps et sans trouble du charme de ton doux entretien.

M. DE CINTERME.

A quand ce *reveder* si désiré !

OLICRANE.

Toujours trop tard pour mon cœur , mais le plutôt qu'il me sera possible ; j'aurai soin de te faire prévenir. Addio. (*Elle se retourne.*) Garde bien mon secret d'état.

M. DE CINTERME.

Bah ! je l'ai déjà oublié. (*Il la salue en souriant.*)

SCÈNE XIV.

M. DE CINTERME, *seul.*

ME voilà donc dans le palais de tant de rois, dans le château de cette illustre et malheureuse famille, dont l'usurpateur Socalin occupe si indignement la place! Et comment y suis-je?... réduit à dissimuler avec tout le monde, réduit à paraître joyeux, quand tout ce que je vois me navre de douleur. Dieu de mes pères, Dieu de ce peuple si coupable et tant puni, permettez qu'il sorte de son engourdissement, et qu'il ne soit plus l'exécuteur des volontés d'un tyran pour l'asservissement du monde. Allons trouver M. de Vorouit, et concertons-nous ensemble pour parer à l'Europe le nouveau coup qui la menace. (*Il réfléchit*). Si j'allais auparavant chez la reine Hentorse; plus avant dans l'intimité de Socalin, elle m'apprendra peut-être ce qu'Olicrane ignore; quel est le puissant levier qu'on veut faire mouvoir pour cette vaste entreprise. (*Il va pour sortir.*)

SCENE XV.

M. DE CINTERME, HENTORSE, AXATIENNE.

L'HUISSIER *annonce.*

LA reine Hentorse et le poète Axatienne.

M. DE CINTERME, (*rentrant.*)

Je rends grâce au hasard, madame, qui me procure l'honneur de vous saluer ici, j'allais me présenter chez vous.

HENTORSE, (*piquée.*)

On ne vous a pas vu hier, M. le comte.

M. DE CINTERME.

Il est bien doux pour moi, madame, d'avoir à me justifier d'un pareil reproche. Je fus retenu toute la soirée chez les ministres du grand Socalin.

HENTORSE.

Etes-vous des nôtres dans la grande affaire?

M. DE CINTERME, (*mystérieusement.*)

Chut! (*Il montre Axatienne.*) De la prudence, je vous en prie. Il est pour moi de la plus grande importance qu'on ne puisse pas me soupçonner d'y avoir pris part. (*Montrant Axatienne.*)

Que faites-vous de ça ?....

HENTORSE.

Il dit qu'il est savant, il m'amuse : c'est un poète, i nous fait des vers.

AXATIENNE.

M. le comte de Cinterme a-t-il vu mon nouvel opéra ? Tout Sirpa y court.

M. DE CINTERME.

(*Il toise Axatienne des pieds à la tête.*) Non, monsieur, je n'ai pas vu votre nouvel opéra ; et je ne cours point avec tout Sirpa.

HENTORSE.

(*Riant aux éclats.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! il ne faut pas, M. le comte, que cela vous étonne. La plupart de nos savans de Sirpa poussent la bêtise au point de demander à un

étranger qu'ils voient pour la première fois , « monsieur ,
« avez-vous lu mon ouvrage ? On se l'arrache. Avez - vous
« vu jouer ma comédie , mon opéra ? Tout Sirpa y court. »

M. DE CINTERME.

(*Montrant Axatienne.*) Monsieur est un de ces savans ?

HENTORSE.

Vous venez d'en juger. Le pauvre diable n'a pour lui que son grand dévouement pour Socalin. Oh ! quant à cela il est à pendre et à rependre.

M. DE CINTERME.

Fiat. (*Il regarde encore Axatienne.*) Quel diable d'accoutrement porte-t-il là ?

HENTORSE, (*elle rit*).

C'est un habit qui n'a pas été fait pour lui ; on le voit bien.

M. DE CINTERME.

Et ce bonnet de jésuite ?

HENTORSE.

C'est là dessous qu'il prend ses meilleurs écrits.

M. DE CINTERME.

Le drôle d'homme ! et ça vous amuse ?

HENTORSE.

Quelquefois. Puis , il nous est utile.

M. DE CINTERME.

A quoi donc ?

HENTORSE.

A écrire des horreurs contre l'éternelle dynastie desToujoursbons.

M. DE CINTERME.

Ah! ah! (*à part.*) Le misérable!... Ils sont bien ensemble. Que de perfidie!

HENTORSE.

Que dites-vous , M. le comte ?

M. DE CINTERME.

Je dis, madame , que vous avez le tact sûr.

HENTORSE.

Parlons de notre grande affaire; vous avez donc déterminé votre souverain....

M. De CINTERME, (*à demi-voix*).

Renvoyez – moi donc cet ostrogot, je ne saurais me déterminer à parler devant lui.

HENTORSE.

Axatienne , retirez – vous ; je vous ferai appeler quand j'aurai besoin de vos services.

(*Axatienne sort*).

(Pendant cette scène , la contenance d'Axatienne doit être gênée , il ronge ses ongles , il feuillette un livre , il s'assied , se lève , va , vient , regarde les tableaux , et témoigne beaucoup d'embarras .)

SCENE XVI.

HENTORSE, M. DE CINTERME.

HENTORSE.

Vous êtes adroit, M. de Cinterme, d'être parvenu à vous immiscer dans une affaire à laquelle le grand Socalin ne voulait admettre aucune cour étrangère.

M. DE CINTERME.

Gardez mon secret, belle Hentorse, je vous en conjure ; Socalin désire que notre intelligence soit ignorée du monde entier, puisqu'il est vrai qu'il vous en a fait un mystère.

HENTORSE.

Que dites-vous de ce projet de monarchie universelle?....

M. DE CINTERME.

Sublime ! inconcevable pour le bien de l'humanité !

HENTORSE.

Mais dans tout cela, que devient votre maître, il ne perd donc pas ses états, puisque vous prenez part à l'affaire ?

M. DE CINTERME, *finement*.

Tout est arrangé.

HENTORSE.

Vous avez dû éprouver beaucoup de peine à changer les idées de Socalin ; car il avait déjà disposé des états de votre souverain en faveur de Tumar.

M. DE CINTERME, *indifféremment.*

A qui passait alors Palnes ?

HENTORSE.

A Salie, qui divorçait avec son benêt, pour épouser...

M. DE CINTERME, *vivement.*

Qui ?

HENTORSE.

Qui ? c'est un secret, Monsieur ; je veux en avoir pour vous, qui ne me dites pas tout.

M. DE CINTERME.

Eh ! ne vous ai-je pas dit tout ce qui m'intéresse, quand je vous ai parlé de la vivacité de mes sentimens pour vous ?

HENTORSE.

Ah ! je n'ai qu'à y croire à la vivacité de vos sentimens ! et Olicrane, et mes autres belles-sœurs, et toutes les jolies femmes de la cour de Socalin, ne connaissent-elles pas aussi la vivacité de vos sentimens ?...

M. DE CINTERME.

Hentorse se rendrait-elle assez peu de justice pour s'arrêter à l'idée qu'une de ces femmes ait pu me faire oublier un seul instant....

HENTORSE.

Taisez-vous, méchant, je ne vous croirai pas.

M. DE CINTERME.

C'est un tort de plus que vous aurez à mon égard.

HENTORSE.

Vous verra-t-on demain ? j'ai cercle chez moi.

M. DE CINTERME.

Y serez-vous moins sévère pour vos amis?

HENTORSE.

Des amis, tels que vous, ne s'effarouchent guère de ma sévérité.

M. DE CINTERME.

(*Il lui baise la main.*) Toujours bonne ! toujours charmante !

HENTORSE.

Je compte sur vous.

M. DE CINTERME.

Et vous faites bien.

HENTORSE.

Adieu, cher comte ; à revoir.

M. DE CINTERME.

Vous me quittez sans me dire le nom du nouvel époux de Salie ?

HENTORSE.

Oui ; vous êtes curieux, je m'assure, par ce refus, le bonheur de vous posséder bientôt. Je vous le nommerai à notre première entrevue... A propos, vous ne vous inquiétez guère de savoir ce que je deviendrai dans ce nouveau bouleversement de royaumes ?

M. DE CINTERME, *finement.*

Je le sais... Les plus brillantes destinées....

HENTORSE, *avec émotion.*

Ah ! que ne m'est-il donné d'en faire rejaillir l'éclat sur

le prince aimable à qui je voudrais encore consacrer toute mon existence ! (*Elle baisse la vue.*)

M. DE CINTERME, *il s'incline.*

Le grand Socalin, digne appréciateur de vos vertus, vous a magnifiquement traitée dans ce partage solennel !...

HENTORSE.

L'Asie ! avec un époux de mon choix.

(*Elle le regarde amoureusement.*)

M. DE CINTERME ; *il a de la peine à s'empêcher de rire.*

Je le savais... L'Asie !...

HENTORSE ; *émotion jouée.*

Avec un époux de mon choix, Cinterme !

M. DE CINTERME, *avec feu, et exclamation.*

Une chaumière et son cœur !

HENTORSE, *jouant la plus vive émotion.*

Je n'y tiens plus ; adieu, cher ami, vous m'avez émue jusqu'aux larmes ; je vous quitte : songez bien que votre seule présence peut ramener le calme dans mes sens.

M. DE CINTERME ; *il se précipite sur sa main qu'il baise plusieurs fois.*

Adieu, Madame.

(*Hentorse sort.*)

SCENE XVII.

M. DE CINTERME, *seul, agité*

LA couronne de mon souverain sur la tête de Tumar !!!
l'Europe bouleversée ! la vertu proscrite de la surface de la
terre, et le crime partout triomphant !!! Non, non, péricule
plutôt le souvenir de notre grandeur passée ; tombons
sous les ruines du monde, si tels sont les décrets de la
divine providence. O mon pays ! le plus cruel de mes tour-
mens, c'est d'être obligé de feindre dans un moment où tes
pressans dangers m'arrachent des larmes de désespoir.
Courons chez M. de Vorouit. (*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente la salle du conseil de Socalin. Autour d'une longue table couverte d'un grand tapis, et éclairée de plusieurs girandoles, sont assis les différens ministres ou conseillers. A l'un des bouts se trouve un grand fauteuil élevé en forme de trône pour Socalin.

MASCACERBE, HÉCUFO, TRAME, LOURCAUCAIN, OMDENFER, CONTRA, MINLER, et ensuite SOCALIN, le Roi SOPHJE, RAVASI et GRANTÉLU.

MASCACERBE (1).

MESSIEURS, l'immortel Socalin, grand par le passé, grand par le présent, grand par l'avenir, m'a chargé d'assembler son conseil; il veut, m'a-t-il dit, vous donner communication de l'une de ces vastes idées, que son génie peut seul concevoir pour le bonheur du monde. Modeste comme le vrai mérite, il ne veut pas se charger seul de l'immensité du poids de sa

(1) On trouvera mot à mot toutes les phrases des différens discours prononcés dans cette assemblée, tant par Socalin que par ses ministres, dans la plus longue gazette du pays des Engourdis.

gloire ; il vous appelle à participer avec lui à la régénération de l'univers. Vous serez sensibles à cette preuve éclatante de sa bienveillance, et vous la justifierez, par une adhésion unanime, à la volonté fortement prononcée du grand Socalin Broutapane, notre maître à tous.

L'HUISSIER, *annonce.*

L'empereur Socalin ! (*Les ministres sont de bout.*)

(Socalin entre avec son frère Sophje, Ravasi et Grantélu. Ils prennent place. Socalin pose sa cravache sur la table du conseil. Quand Socalin est assis, les ministres attendent encore ses ordres pour s'asseoir.)

SOCALIN.

Messieurs, Mascarerbe, mon archi-ministre, a dû vous dire ce que j'attends de vous : Respect le plus profond, obéissance passive, soumission sans bornes : vous m'y avez accoutumé.

Il frappe avec sa cravache un grand coup sur la table, qui fait voler en l'air tous les papiers.

Malheur à celui d'entre vous, à la pensée duquel pourrait se présenter le plus léger mouvement de résistance ! je lis dans les cœurs. Vous n'êtes pas assez aveugles pour ne pas vous être aperçus que le destin dirige toutes mes opérations, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Je vous l'ai déjà dit, je suis maître de tout (1). Grantélu va vous dire le reste.

GRANTELU, *il s'incline.*

Sire, Messieurs, l'histoire, cette encyclopédie des peu-

(1) Longue gazette du pays des Engourdis.

ples, qui apprit tant de choses à M. Dutailis, gendre de la mère Angot, ne lui montra pas, j'en suis assuré, deux hommes de la trempe de notre grand Socalin. En effet, messieurs, tous ces *Tilus*, ces *Trajan*, ces *Marc-Aurèle*, ces *Louis*, ces *Henri IV*, qu'étaient-ils ? Tout bonnement des princes qui ne rêvaient que le bonheur et la tranquillité de leurs peuples ; qui auraient, j'oserai le dire, scellé de leur sang ce bonheur et cette tranquillité. Ici, quelle différence ! ce n'est plus cela ; c'est un monarque plus grand que la postérité (1) ; un monarque qui pense bien autrement que les rois que nous venons de citer ; loin de lui ces idées étroites de bonheur, de tranquillité des peuples. Souveraineté générale ! monarchie universelle ! voilà des idées dignes de notre Socalin ! voilà de vastes desseins, pour l'exécution desquels, vous vous empresserez de mettre à sa disposition tout l'or et tout le sang des braves Engourdis. Je me bornerai à vous demander, seulement aujourd'hui, six cent mille hommes et quinze cents millions. Vous savez aussi bien que moi, Messieurs, que nous trouvons dans la famille du grand Socalin le double avantage d'une pépinière de héros tous dignes de gouverner les peuples, et de jeunes princesses, pour qui les trônes du monde seront une bien faible récompense de tant de vertus et de grâces. Deux campagnes suffiront pour mettre à une heureuse fin cette immense conception, et je ne présume pas que la demande que je viens de vous faire puisse se réitérer plus de deux à trois fois : dans tous les cas, le grand Socalin compte sur votre dévouement à son auguste personne.

(1) Lecteur, si vous aimez le galimatias double, celui-là se trouve aussi dans la longue gazette du pays des Engourdis.

HÉCUFO, *malicieusement.*

Avec la permission de Sa Majesté, je demanderai l'impression à plusieurs milliers d'exemplaires, et l'envoi dans les départemens, de l'éloquent et philanthropique discours de notre collègue Grantélu, pour qu'on y connaisse l'esprit qui nous anime.

SOCALIN.

C'est inutile; vous avez entendu la demande: c'est à vous de délibérer si vous devez l'accorder, oui ou non.

TRAME, *vivement.*

Délibérer sur une pareille proposition! je m'en ferais un crime. Votons-la par acclamation. (*Ils se lèvent tous en criant*):

Vive le grand Socalin, le monarque du monde!

MASCACERBE.

Grantélu, vous la porterez au Tasen, je le présiderai pour la faire enregistrer: ce sera bientôt fait.

SOCALIN.

Messieurs, je viens de recevoir de vous une preuve de dévouement, à laquelle je m'attendais sans doute; mais je n'en conserve pas moins une vive reconnaissance, que je vais vous prouver d'une manière à laquelle, tous tant que vous êtes, vous ne fûtes jamais insensibles: je vous connais.

(Il fait signe à un huissier qui apporte une grande corbeille sur la table du conseil. Socalin s'approche de la corbeille, l'ouvre et fait paraître aux yeux de ses ministres qui l'entourent, une infinité de grands rubans de soie jaune, vert, gris, enfin de toutes les couleurs, excepté le rouge et le bleu. Les ministres défilent tous devant So-

calin, s'inclinent et reçoivent de lui deux ou trois cordons qu'il leur passe autour du col. A ces cordons sont suspendues une clé, en fer blanc, et une grande plaque portant pour légende *Socalin ou la mort*. Pendant cette distribution de récompenses, les ministres chantent en chœur et en défilant, sur l'air de la Fausse Magie, *O grand Albert !*)

CHOEUR.

« Grand Socalin !

« Aux peuples de la terre ,

« Ton seul destin

« Donnera la lumière.

« Tu nous combles de tes présens ,

« Des Engourdis prends les enfans.

« Qu'à ta voix tout l'univers tremble !...

« Taille , brise , fais et défais ,

« Arrange tout comme il te semble ,

« Il nous suffit de tes bienfaits.

« Nos chers Engourdis , pèle - mèle ,

« Se feront tuer de plus belle

« Pour soutenir à tous venans ,

« Que Socalin guide le temps (1). »

SOCALIN.

Messieurs, les dignités dont je viens de vous décorer, ne sont pas les seules récompenses que je vous destine ; *ils approchent tous de Socalin, qui revient à la corbeille*). Recevez aussi ces portefeuilles, ils contiennent chacun cinq cents mille francs en billets de la Banque. C'est ainsi que le grand Socalin, votre maître, saura toujours payer une soumission aveugle à la moindre de ses volontés (2).

(1) Historique.

(2) Historique. Longue gazette.

(Nouvelle défilée, nouveau chœur chanté par les ministres sur l'air d'Iphigénie. « *Que d'attraits ! que de majesté !* »)

CHOEUR.

« Quel génie ! quelle humanité !

« Que de grâce ! que de majesté !

« A l'univers entier sa gloire sera chère ,

« Il en sera le dieu , le monarque , le père.

» Tremblez tous , puissans rois , cédez à Socalin ,

« Il régnera sur vous , c'est l'arrêt du destin. »

Quel génie ! etc.

SOCALIN.

Messieurs , je vous sais gré de la manière dont vous venez de m'exprimer votre reconnaissance ; continuez à propager l'exaltation de mes vertus et de ma gloire ; que mes sujets apprennent de vous que rien dans le monde ne peut résister au grand Socalin. Allez , et comptez sur moi. (*Il va pour sortir.*) A propos , Messieurs , j'oubliais... grande réception ce soir à ma cour ; vous y paraîtrez tous décorés de vos nouvelles dignités. Allez. Suis-moi , Grantélu , je vais chez ma mère.

(*Tous les ministres s'inclinent jusqu'à terre et sortent en même temps que lui.*)

(*Changement à vue. Le théâtre représente l'appartement de la douairière Alætiti.*)

SCÈNE II.

ALÆTITI, SALIE, OLCRANE, PULAINÉ, ET
Mademoiselle GORGÉE.

(Elles sont toutes en grande robe de cour, en diadème ; il y a dans l'appartement quatre ou cinq glaces à la Psyché, devant lesquelles les sœurs de Socalin s'exercent à donner de grands coups de pied dans leurs robes. Gorgée dirige tous leurs mouvemens, et portant elle-même une robe à queue, leur montre avec quelle grâce une reine de théâtre doit faire parade d'un beau mollet, quand même la queue de sa robe aurait deux aunes ; agrément que les sœurs de Socalin brûlent de saisir.)

ALÆTITI.

ALLONS, mes filles, coraggio ! vi sapéte qué il vostro frère grand empérou, mio figlio, il veut qué vi fassiez les reines como sé vi l'aviez esté touta vostra vita ; madamizèla Gorgée, que nous payons pour ça, va vi donner toutes les leçons nécessaires ; elle s'y entend, c'est soun métier. D'ailleurs, il y a cé soir grande récessionn à la cour, et vi savez qué lé grand Socalin, mio figlio, il est enchanté quand il vi entend nommer o Cléopatra, o Calisso, o Athalie ; vi sapéte, mes filles, qué c'était trois grandes régines vertueuses como voï.

GORGÉE, *pouffant de rire.*

(*A Salie, qui donne un coup de pied gauchement.*).
Ce n'est pas comme cela, Madame.]

SALIE, à Gorgée, d'un ton sec.

Altesse, altesse, s'il vous plaît, mademoiselle Gorgée, et altesse impériale, une fois pour toutes.

PULAINÉ, à Olicrane.

Entends, entends Salie, qui se plaint de ce que Gorgée ne la nomme pas altesse.

OLICRANE.

C'est une bête.

SALIE, à Gorgée.

Je vous en prie, mademoiselle Gorgée, faites-moi contracter toute les allures de Sémiramis.

GORGÉE, ayant peine à contenir le rire.

Il suffit Mad.... (Elle se reprend.) Altesse, et altesse impériale.

PULAINÉ.

Mademoiselle Gorgée, voyez si mon diadème est bien placé.

OLICRANE, faisant un cri.

Ahi! quel coup de pied je viens de me donner dans la cheville, au diable les robes à queue ! (Elle s'assied).

ALÆTITI.

Ma figlia, allez doucement; onna régina como voi i doit pas jurer.

SALIE, à Gorgée.

Je n'aime pas le costume impérial d'à-présent; je voudrais pouvoir me draper toujours d'après l'antique.

GORGÉE, *se pinçant toujours pour ne pas éclater de rire.*

Votre Altesse a raison.... c'est bien plus noble.

ALÆTITI.

Ma figlia Salie , elle aura beaucoup dé ma dignité , né lé trouvé-vi pas , madamizèle Gorgée ?

PULAINÉ, *à part ; mais assez haut.*

Tout juste ; grande et sèche comme vous.

GORGÉE, *à Alætiti.*

Assurément, Madame.

OLICRANE.

Savez-vous, Mesdames, qu'il est plus difficile qu'on ne pense de bien faire la reine, quand on n'est pas née pour cela : qu'en dites-vous, mademoiselle Gorgée ? Je suis sûre que vous, qui jouez habituellement les reines de théâtre, vous ne seriez pas à votre aise à la cour de mon frère, un jour de gala ?

GORGÉE.

Vous avez raison, Madame, le cadre n'est plus le même.

SALIE.

Quant à moi, je suis encore à concevoir que des sœurs du grand Socalin puissent tenir de pareils discours ; je ne suis encore que grande-duchesse, et je sens bien que ma dignité se trouve, en quelque sorte, contrainte de se replier sur elle-même, et qu'elle n'attend que le titre de Majesté pour développer toute son énergie.

PULAINÉ, *d'un air moqueur.*

Développement qui ne pourra avoir lieu que quand ma-

demoiselle Gorgée aura fait contracter à ton Altesse Impériale toute les allures de Sémiramis.

ALÆTITI.

Allouns, mes filles, né rendez pas madamizelle Gorgée témoin dé vos scènes scandaleuses.

OLICRANE, *se mirant.*

Dites-moi, mademoiselle Gorgée, quel maintien doit avoir une reine, qui n'a pas encore de royaume, quand, à la cour de son frère, des ambassadeurs étrangers ou des généraux, de beaux hommes de sept à huit pouces, la regardent fixement, et de deux grands yeux noirs, qu'ils adoucissent autant que possible, semblent lui chercher l'âme ?..... Parlez-moi sincèrement.

ALÆTITI.

Ma fille, quelle demande faites-vi là, per ouna regina.

OLICRANE.

Taisez-vous donc, ma mère, je veux m'instruire. Parlez, mademoiselle Gorgée.

GORGÉE.

Madame, (*elle hésite*) la question est délicate.

PULAINÉ, *à part.*

Je suis curieuse de savoir comment Gorgée s'en tirera.

SALIE, *à part.*

Mes sœurs ne savent rien cacher.

OLICRANE, *à Gorgée.*

Parlez donc.

(59)

GORGÉE.

Vous l'ordonnez, Madame ?

OLICRANE, *affectueusement.*

Je vous en prie.

GORGÉE, *à part.*

Poussons-la à bout. (*Haut.*) D'abord, je me permettrai, Madame, de vous faire quelques questions.

OLICRANE.

Parlez.

GORGÉE.

L'assaillant porte-t-il en tout son être la moindre chose qui déplaît ?

OLICRANE.

Non : tout au contraire.

GORGÉE.

Son regard a-t-il le caractère de l'audace ?

OLICRANE.

Non ; mais bien celui d'une assurance presque timide.

GORGÉE.

La situation devient critique.

OLICRANE.

Je vous le demande : eh bien ! en pareil cas ?

GORGÉE.

Ma foi, Madame, en pareil cas, je ne vois que..... (*elle hésite.*)

OLICRANE, *vivement.*

Que.... Parlez donc, ma bonne amie.

GORGEE.

Vous l'ordonnez, Madame, j'obéis. Je ne connais, pour ces momens, que l'étincelle sympathique, et tout de suite après, l'abaissement des paupières.

OLICRANE, *transportée.*

L'étincelle sympathique ! C'est ça. Je craignais de m'être trompée. Ma petite Gorgée, vous êtes charmante.

GORGÉE, *d'un air naïf.*

Ma foi, madame, c'est tout naturel : je ne me conduis jamais différemment au théâtre comme à la ville. Je serais à la cour, que j'agirais comme Votre Majesté a agi dans cette circonstance, et en règle générale, quand vous vous trouverez dans quelque situation difficile, n'écoutez que la nature, elle vous guidera bien.

OLICRANE.

Vous ne sauriez croire, mademoiselle Gorgée, combien vous me rendez satisfaite.

GORGÉE.

Oh ! madame, vous êtes trop bonne.

OLICRANE.

Je veux vous donner un témoignage du plaisir que m'a causé votre agréable leçon. (*Elle va à une chiffonnière*). Tenez, ma bonne amie, acceptez ce voile de Bruxelles, c'est un présent de Cenvil, mon frère. Je ne l'ai porté qu'une fois.

SALIE, *d'un ton doctoral.*

C'est fort bien analysé, les principes éternels de la na-

ture ont été parfaitement développés ; mais , selon moi , de pareilles leçons ne doivent être données et reçues qu'à huis clos.

PULAINÉ, à *Salie*.

A huis clos ! je te reconnais bien là , tartufe femelle ! quant à moi , mesdames , vous savez que depuis long-temps , je me suis mise à l'abri d'être traitée de bégueule ; cela ne m'empêchera pas de vous dire que cette leçon sent furieusement la coulisse. Ce n'est pas parce que c'est Gorgée qui la donne , puisqu'il est vrai qu'Olicrane n'a pas attendu de la recevoir pour la mettre en pratique ; mais vous ne me ferez jamais convenir que l'échange de vos étincelles sympathiques , répété trois ou quatre fois par semaine , soit d'un bien bon ton ; et puis , sans être savante , je crois avoir lu que le puant Diogène et l'ours mal léché Jean-Jacques avaient professé ce système de la nature. Cela seul m'en dégoûterait.

ALÉTITI.

Voyez , mes filles , comme vi vi étiez écartées de votre sujet ! vi étiez rassemblées pour recevoir de mademizèle Gorgée , des leçons de la manière de porter la robe royale , et voilà qué tout à coup vi tombez sur Diogène , sur Jean-Jacques !! N'en dites pas de mal , mes filles , nous lui devons tout ce que nous sommes ; sans lui , nous irions encore , tous les samedi , laver nos bas et nos chemises au ruisseau ; sans lui votre frère le grand Empereur né fût jamais monté sur un trône , sans lui enfin.....

SALIE.

Mais , ma mère , y pensez-vous ? il y a plus de trente ans que Jean-Jacques est mort.

ALÆTITI.

Oui , ma fille , j'y pense. Sans les écrits de Jean-Jacques, sans les écrits de Voultaire , et de trois ou quatre autres prétendus philosophes , il n'eût pas été possible d'engourdir lé pople , et si lé pople il était pas engourdi , votre frère lé grand Emperour il mio figlio , il né pourrait pas lé mener como il lé mène. Ce que jé vi dis là , il ne vient pas dé moi ; jé lé tiens d'oun hounête houme qui nous fit beaucoup de bien à Sermaillles , quand lé grand Socalin reniait son Diou en Egypte. Mais laissons ça.

(Pendant ce dialogue entre Alætiti , Salie et Pulaine , Olicrane et Gorgée sont éloignées , et causent mystérieusement ensemble. Elles sont censées ne pouvoir entendre.)

GORGÉE, *s'avance avec Olicrane.*

Mesdames , si vos altesses et vos majestés daignent m'en croire , elle s'en rapporteront à leurs grâces naturelles du soin de ne pas manquer aux convenances.

OLICRANE.

Ma bonne Gorgée , je vous sais gré des choses aimables que vous nous dites ; mais , entre nous , je vous dispense des majestés et des altesses ; gardez tout cela pour ma sœur Salie.

PULAINÉ.

Ah ! mes sœurs , défilons devant Gorgée , c'est ce que nous faisons de plus mal ; toutes les fois que nous arrivons ensemble dans la salle du trône , cet échalas , (*elle montre Salie*) qui s'est mis dans la tête que , pour avoir la dignité de Sémiramis , il fallait marcher comme une cane , me laisse des minutes entières la longue qneue de sa robe dans les

pieds ; occupée à regarder de tout côté pour voir si l'on m'admire ; je ne pense plus à sa robe , je m'entortille , et je finirai quelque jour par me casser le nez.

GORGÉE.

Voyons , mesdames , prenez la peine de passer toutes les trois de ce côté. Madame votre mère voudra bien s'asseoir dans ce fauteuil , et vous dirigerez votre marche vers elle qui recevra vos salutations et votre hommage.

(Elles vont se ranger toutes les trois derrière Gorgée , qui les fait défilér du côté d'Alætiti. Salie passe la première , et marche lentement et avec une gravité ridicule ; Pulaine , impatientée , lui donne un coup de poing dans les épaules.)

PULAINÉ, à *Salie qu'elle pousse.*

Marche donc.

SALIE, *se retournant avec dédain.*

Vous n'aurez jamais que la majesté d'une bacchante.

PULAINÉ.

Va pour Bacchante ! jeune , fraîche et jolie ; j'y consens.

GORGÉE à *Salie arrivée devant Alætiti.*

Faites votre salutation , et en vous relevant , lancez finement le coup de pied pour porter votre robe du côté opposé à celui où voulez vous rendre.

SALIE.

(Elle exécute très-gauchement ce que lui a prescrit Gorgée , et en se relevant de sa situation , elle lance un vigoureux coup de pied qui envoie la queue de sa robe sur la figure de Pulaine , et va frapper le petit carlin d'Alætiti. Le chien blessé jappe , Pulaine entortille Salie dans sa robe.

Olicrane et Gorgée rient aux éclats, Alætitî court ramasser son chien qui pousse toujours des jappemens dolens ; rien ne peut arrêter les éclats d'Olicrane et de Gorgée , Pulaine rit aussi. Salie , conservant sa gravité , cherche à se draper à l'antique avec la queue de sa robe que Pulaine lui a passée au tour du col. Les éclats de rire redoublent.)

ALÆTITI.

Jesou ! Maria ! Jiuseppe ! ma figlia , vi avete stropiato il mio cane.

(*Rire général excepté Salie*).

SALIE , *sententieusement à Gorgée*.

Je ne crois pas , mademoiselle , que vous possédiez le sentiment de la vraie dignité.

GORGÉE , *riant toujours*.

C'est possible , madame , mais.....

(*Grands éclats*).

SALIE , *d'un ton impérieux et ridicule*.

(*À Gorgée*). Retirez-vous.

OLICRANE ET PULAINÉ.

Doucement , doucement , s'il vous plaît.

(*Olicrane fait signe à Pulaine de se taire*).

OLICRANE.

Restez , Gorgée , restez , ma majesté vous l'ordonne.

SALIE , *à Alætitî*.

Ma mère ?.....

ALÆTITI , *à Salie*.

Qué volété , ma figlia , vostra sour é regina ; voi non siete qu'altessa. Ma , madamizelle Gorgée ; elle né rira piou.

GORGÉE, à *Olicrane*.

Je serais désespérée de causer le moindre déplaisir à son altesse. (*Elle désigne Salie*). Permettez-moi de me retirer, je vous en prie. (*Elle salue*). D'ailleurs, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, (*Elle regarde malicieusement Salie*). vos grâces naturelles vous inspireront toujours bien.

(Pendant que Gorgée parle, Salie s'exerce à lancer des coups de pied dans sa robe; le petit carlin échappé des genoux d'Alætiti, rôde autour de Salie; Pulaine l'apercevant, court le reprendre en s'écriant.)

PULAINÉ, en ramassant le chien.

Vilain toutou! tu as donc juré de te faire casser toutes les dents.

L'HUISSIER.

(*Il entre avec Malta; et annonce*).

L'empereur Socalin fait prévenir madame sa mère, qu'il va se rendre dans cet appartement où Sa Majesté désire être seul avec monsieur.

(*Il désigne Malta*).

ALÆTITI.

Retirons-nous promptement, mes filles, pour donner une preuve de notre soumission aux volontés dou piou grand Emperour dé la terra.

(Alætiti sort la première, et fait en passant devant Malta une légère inclination de tête; ses filles la suivent et saluent, les unes avec familiarité, l'autre avec une hauteur ridicule. Gorgée arrive la dernière, Malta lui prend la main et lui dit à demi-voix, pour n'être pas entendu de l'huissier.)

MALTA, *riant, lui prend la main.*

Eh bien ! ma grosse Gorgée, tu as dû joliment rire ? Elles sont parfaitement coquettes et ridicules ?....

GORGÉE.

Coquettes ! Ah ! mon ami, elles sont un peu mieux que ça.

MALTA, *souriant.*

Que veux-tu dire ?

GORGÉE.

Ce n'est pas le moment, j'en ai trop long à te raconter ! Je te dirai ça plus tard ; en attendant tiens-toi pour averti que Gourbounin et moi, nous ne sommes que de la Saint-Jean.

MALTA, *riant.*

Tu ne m'apprends rien.

GORGÉE.

Quoi ! aurais-tu par hasard échangé quelques étincelles sympathiques ?

MALTA, *riant toujours.*

Des brasiers tout entiers, mon ange !

GORGÉE, *en se sauvant, et imitant la voix d'Alcétiti.*

Jésou ! Maria ! Jioseppe ! ché famiglia !

(*Elle sort en riant.*)

SCÈNE III.

MALTA , *seul , se promenant en réfléchissant.*

(Sa physionomie prend peu à peu le caractère sombre , il s'agite , et d'une voix sépulcrale il prononce le monologue suivant :)

C'EST par amour pour l'indépendance que , dès ma plus tendre jeunesse , je me vouai au théâtre ; et ma vie entière s'est écoulée dans la servitude. O vous , jeunes gens , que la fougue des passions tourmente ; vous qui , vous enflammant à la lecture des beaux vers de Racine , faites consister le souverain bonheur à savoir déclamer en public , venez contempler , dans son intérieur , un homme que ses succès , dans cette carrière , n'ont point enivré ; venez , il vous apprendra que ses plus beaux momens de gloire furent toujours empoisonnés par l'idée de la réprobation attachée à son état ; défiez-vous des flagorneries que nous débitent à la journée tous ces auteurs avides de nous faire jouer leurs ouvrages ; ils sont , en général , les premiers esclaves de cet indestructible préjugé qu'ils paraissent combattre ; et lorsque vous serez.....

L'HUISSIER *annonce.*

Sa Majesté le grand Socalin !

(*Malta cherche à se remettre de son agitation.*)

SCÈNE IV.

MALTA, SOCALIN.

(Un valet de pied suit Socalin, et apporte une corbeille qu'il pose sur une table. Il se retire.)

SOCALIN, à *Malta* qui s'incline.

BON jour, Malta; nous voilà seuls, emploie-donc tout ton savoir à me donner quelques-unes de ces manières, grandes, nobles, aisées; que je n'entende plus chuchotter à mes côtés, *il a l'air d'un chien habillé.*

MALTA, s'incline.

Sire....

SOCALIN.

Je ne m'abuse point, tous ces ornemens royaux ne me vont pas.

MALTA, s'inclinant.

Sire....

SOCALIN, *vivement et prenant du tabac.*

Quand tu me diras Sire, d'ici à demain....

MALTA.

Le respect..... D'ailleurs, j'ose assurer à Votre Majesté que je lui trouve toute la dignité convenable.

SOCALIN, *secouant la tête.*

Bah! (*Il s'approche de la corbeille, et en sort deux manteaux à l'espagnole, richement brodés, et deux chapeaux à la Henri IV, surmontés de plusieurs*

plumes blanches). Je crains d'avoir adopté un mauvais genre de costume. Cet habit à l'espagnole demande beaucoup de noblesse, et une taille plus qu'ordinaire. Je ne suis pas grand....

MALTA.

Ah! Sire !....

SOCALIN.

Non, te dis-je, je ne suis pas grand ; et ce costume ne me sied pas du tout. Je me suis fait présenter quelques portraits en pied de ces Toujoursbons ; on dirait qu'ils sont venus au monde avec cet habit-là, tant ils ont de grâce à le porter.

MALTA.

C'est héréditaire dans cette famille, Sire ; mais, puisque Votre Majesté veut bien se donner la peine d'en faire une étude particulière, elle aura bientôt obtenu de l'art tous les dons que lui refusa la nature.

SOCALIN.

Comment dois-je prendre ce que tu me dis là ?

MALTA.

Sire, comme la preuve de la conviction intime que j'ai, qu'il ne saurait exister dans le monde rien d'étranger au grand Socalin.

SOCALIN.

J'admirais, il y a quelques jours, l'un des portraits de ce grand monarque populaire, de ce Béarnais, dont les Engourdis sont encore si coiffés ; je ne te dissimulerai pas que je fus frappé de son air tout à la fois noble et bon ; il est représenté à cheval, portant un paysan en croupe derrière

lui. Pourquoi ce tableau qui, selon moi, ne devrait être que grotesque, se trouve-t-il imposant de grâce et de dignité ? Serait-ce un prestige de l'art du peintre ?

MALTA.

Non, Sire. Il est des grâces naturelles que l'art peut imiter quelquefois ; jamais il ne les crée ; le portrait ne serait pas ressemblant.

SOCALIN.

Bah ! et l'Apollon du Belvédère ?

MALTA.

L'Apollon du Belvédère, Sire, est la preuve de ce que je viens d'avancer à Votre Majesté.

SOCALIN, *étonné.*

Comment ?

MALTA.

Les beautés de cet incomparable ouvrage sont toutes de l'imagination de l'homme, et constituent ce qu'on appelle le beau idéal.

SOCALIN.

Eh bien ! Henri et son paysan ?

[MALTA, *avec feu.*

Henri et son paysan sont de la création de Dieu ; le peintre n'a dû qu'imiter.

SOCALIN, *riant.*

Ah ! je te tiens ; l'homme a donc mieux fait que Dieu ?

MALTA.

Je ne le pense pas, Sire, d'après Pygmalion.

SOCALIN, *vivement.*

Il suffit. Ensorte donc qu'il faut que je renonce à l'acquisition des grâces naturelles.

MALTA.

Je ne dis pas, Sire ; ... mais si Votre Majesté voulait adopter un autre genre.... il serait possible...

SOCALIN.

Je te vois venir ; tu vas me draper à la Brutus , à la Cinnna... Mais retiens pour une bonne fois que j'abhorre tout ce qui sent la république ; je n'en sers , à la vérité , mais c'est parce que je ne peux pas faire mieux.

MALTA.

Dans ce cas , Sire , que n'adoptez-vous la majesté sombre de Polyphonte ?

SOCALIN.

N'était-ce pas un tyran , un usurpateur , que ce Polyphonte ?

MALTA, *vivement.*

Comme vous, Sire, il dut tout à son génie.

SOCALIN.

Majesté sombre!... Tu t'y connais, toi, Malta, en majesté sombre : tu pourras me donner de précieuses leçons... (*il réfléchit*) Majesté sombre!... Oui, cela me convient assez ; c'est comme qui dirait *sournois* ; oui, oui, va pour la majesté sombre : aussi bien cela rentre beaucoup dans mon caractère. Mais à propos, dis donc, Malta, ce Polyphonte ne fit-il pas ?...

L'HUISSIER.

Sire, une dépêche télégraphique.

SOCALIN.

Donnez. (*Il lit, et se déconcerte.*) (*à Malta.*) C'est assez pour aujourd'hui. Vous pouvez vous retirer, Malta ; je vous ferai appeler quand j'aurai besoin de vous.

(*Malta s'incline, et sort.*)

SCÈNE V.

SOCALIN, seul. (*Il relit la dépêche.*)

« JE me hâte de prévenir le grand Socalin, mon maître ,
« du danger qui nous menace. Les Engourdis de toute la
« côte méridionale , jusqu'à l'Ouest, sortent de leur léthar-
« gie ; ils ne parlent de rien moins que de chasser toute la
« famille Broutapane. De Sermaillles jusqu'à Bauxdeor on
« n'entend plus qu'un cri, et ce cri universel rappelle la fa-
« mille des Toujoursbons ; on va jusqu'à dire qu'un prince
« de cette famille a osé entrer dans Bauxdeor même. J'ai
« cru de mon devoir de faire parvenir à Votre Majesté cette
« nouvelle , tout alarmante qu'elle est , le plus prompte-
« ment possible.

« Signé CHOUGRY. »

(*Il agite la dépêche dans ses mains ; il va et vient ; tout-à coup entrant en fureur, il s'écrie :*)

Vengeance ! mort ! (*Il agite violemment une sonnette.*)

UN HUISSIER parait.

Sire!...

SOCALIN.

Qu'on mande Ravasi sur-le-champ. (*L'huissier va pour sortir ; il le rappelle.*) Attendez. Tous mes ministres ; qu'ils soient ici dans cinq minutes. Allez.

SECOND HUISSIER, *annonçant.*

L'archi-ministre Mascacerbe demande à être introduit à l'instant même auprès de Votre Majesté.

SOCALIN, *bas.*

Aurait-il appris quelque chose ? (*Haut.*) Faites entrer.

SCÈNE VI.

SOCALIN, MASCACERBE, *entrant tout effaré et pouvant à peine parler.*

SOCALIN, *cherchant à se contenir.*

Qu'y a-t-il de nouveau, Mascacerbe ? et d'où vient ce grand trouble ?

MASCACERBE, *tout tremblant.*

Sire, la police de votre empire est mal faite.

SOCALIN, *vivement.*

Pourquoi ?

MASCACERBE.

Une trame infernale a été ourdie dans le plus grand mystère.

SOCALIN.

D'où le savez-vous?

MASCACERBE, *tremblant toujours.*

J'en reçois à l'instant la nouvelle.

SOCALIN, *très-vivement.*

D'où, vous dis-je?

MASCACERBE.

Du Midi, Sire.

SOCALIN.

Par qui?

MASCACERBE.

Par un de mes agens, homme sûr, qui n'a mis que vingt-deux heures pour faire cent trente lieues.

SOCALIN.

Qu'annonce-t-il?

MASCACERBE, *de plus en plus effrayé.*

Un attentat horrible, Sire.

SOCALIN, *brusquement.*

Point de grands mots.... que dit-il?

MASCACERBE.

Qu'un prince de la famille des Toujoursbons, ah! je n'y survivrai pas, c'est sûr, a osé entrer dans Bauxdeor. (*Il tremble de tous ses membres.*)

SOCALIN.

L'a-t-il vu?

MASCACERBE.

Oui, Sire, vu.

SOCALIN.

Quel accueil lui a-t-on fait ?

MASCACERBE.

Inexprimable, dit-il; tous les habitans se jetaient sur son passage, lui baisaient les mains, l'appelaient le libérateur du royaume.

SOCALIN.

Et le prince ?...

MASCACERBE.

Le prince ?...

SOCALIN, *toujours brusquement.*

Oui, que disait le prince ?

MASCACERBE, *incertain.*

Le prince, ému, semblait avoir retrouvé sa famille.

SOCALIN. (*L'empportement va crescendo.*)

Que disait-il ?

MASCACERBE.

Sire, il parlait d'abolir la tyrannie de l'usurpateur.

SOCALIN, *sombre rêverie.*

Ravasi tarde bien, (*il sonne*).

L'HUISSIER paraît.

Sire !....

SOCALIN, *impatienté.*

Mes ministres !....

(76)

L'HUISSIER.

Sire , ils arrivent.

SOCALIN.

Introduisez-les dès qu'ils paraîtront.

(*L'huissier s'incline et sort*).

MASCACERBE.

(*A part*). Tout autre prince qu'un Toujoursbon , le coup m'eût été bien moins funeste.

SOCALIN.

Que dites-vous ?

MASCACERBE.

Sire , j'ai le cœur navré pour Votre Majesté.

SOCALIN.

Pour moi seul?...

MASCACERBE , *s'inclinant*.

Votre Majesté ne saurait douter de mon dévouement.

(*L'huissier annonce*).

L'HUISSIER.

Les ministres de Sa Majesté.

(*Ils entrent en même temps*).

SCÈNE VII.

SOCALIN , MASCACERBE , HECUFO , RAVASI ,
GRANTÉLU , TRAME , LOURCAUCAIN , CON-
TRA , MINLER , OMDENFER et beaucoup d'autres.

(Ils arrivent tous précipitamment , décorés de toutes leurs dignités , dans l'idée d'assister à une fête. S'apercevant bientôt de la déconfiture de Mascacerbe , ils vont tous à lui pour s'informer du motif de son trouble. Socalin , d'un signe impérieux , ordonne à Mascacerbe de se taire.)

LOURCAUCAIN , (*une lettre à la main*).

SIRE , je viens de recevoir de M. de Vorouit une note d'une inconvenance révoltante , pour ne rien dire de plus.

SOCALIN.

Laissons cela.

(*A Ravasi*).

Si je n'avais acquis par tes services passés , Ravasi , et par les tiens aussi , Lourcaucain , la preuve la plus positive que vous ne sauriez me trahir pour la famille des Toujoursbons , je vous ferais pendre tout à l'heure , tous les deux à la fois.

RAVASI , (*se précipitant à ses genoux*).

Sire , moi vous trahir pour les Toujoursbons !!!!....

LOURCAUCAIN , *attéré*.

C'est peut-être moi ?.... (*Il montre son habit*).

C'est le même; je le portais à Grasturbos, quand, par votre ordre, (*il montre son grand cordon,*) et pour ce maudit cordon, (*il froisse son cordon*)... O terre, engloutis-moi...

SOCALIN.

Soit; vous ne m'avez pas trahi, j'y consens. Mais vous êtes les ministres de ma police, de mes relations extérieures. Pourquoi n'avez-vous pas su, prévenu, empêché ce qui se passe? tenez, lisez :

(Il jette la lettre de Chougry. Mascacerbe la ramasse. Tous les ministres se rangent autour de lui, et il leur en fait la lecture, mais d'un air si peiné, et d'une voix si affectée et si tremblante, que Socalin qui, pendant la lecture, s'est promené comme un furieux, court à lui, lui arrache la lettre en lui disant :

SOCALIN, à *Mascacerbe*.

Tu as donc bien peur de mourir ?

MASCACERBE, *tremblant*.

Comme vous, Sire, je vois le danger qui nous menace; mais votre génie me rassure; il saura nous tirer du mauvais pas où nous nous trouvons.

(La lecture finie, Hécufo, Contra, Minler et Mascacerbe forment un cercle loin de Socalin, et s'entretiennent mystérieusement. Ravasi, Grantélu, Omdenfer, Lourcaucain, Trame, sont aussi réunis; mais plus près de Socalin.)

SOCALIN.

(Après avoir réfléchi quelques instans, il court prendre Hécufo à la gorge.)

(*A Hécufo qu'il secoue.*)

Toi, que depuis long-temps je suspecte, toi vieux renard qui me joues, tu ne saurais cependant me trahir pour les Toujoursbons ! le moindre mal qui puisse t'arriver à leur retour, sera d'être pendu ; parle, sois sincère, donne-moi un bon conseil ; ou, foi de Socalin, je vais à l'instant même.

HÉCUFO.

Socalin, vous vous abusez. Au lieu de vous emporter contre les hommes qui vous mirent la couronne sur la tête ; faites tout pour les rappeler à vous ; le peuple menace, dit-on, de sortir de sa léthargie, il faut l'y replonger. En avant les grands mots magiques, *liberté ! liberté !* (Socalin frémit.) *Égalité ! droits des peuples !!...* Empereur despote, vous succomberez ; Empereur sans culotte, vous affermirez votre trône, et l'engourdissement renaîtra.

(Contra, Minler et Mascacerbe donnent toutes les marques possibles d'approbation aux paroles d'Hécufo. Lourdcaucain, Ravasi, Trame et Grantélu font la moue.)

SOCALIN.

Hécufo, tu m'épouvantes. Tu veux que je me livre à ta bande de Bajoquins ? Ah ! ils m'assassineront, c'est le moins qu'ils puissent me faire.

HÉCUFO.

Je vous ai dévoilé mon âme tout entière. C'est à vous à prendre une détermination.

SOCALIN.

Mais pour le moment....

L'HUISSIER, *annonce.*

Le général Ulsot arrivant à franc-étrier de l'armée du midi.

SOCALIN, *allant au-devant de lui.*

Qu'il paraisse.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ULSOT, *courant à Socalin.*

ULSOT, *en s'inclinant.*

GRAND Socalin! ô mon maître, la fortune paraît vouloir t'abandonner; la plus belle partie de tes états, au moment où je te parle, repasse sous la puissance des Toujoursbons, de ces Toujoursbons qui ne veulent régner que sur les cœurs. Préviens le coup, ô mon maître; si tu laisses à nos jeunes Engourdis le temps d'établir une comparaison entre leur manière de gouverner et la tienne, c'en est fait de ta famille et de toi.

SOCALIN.

Cher Ulsot, que faire en cette affreuse conjoncture?

ULSOT.

Un dernier coup de main; une levée générale.

SOCALIN.

Et si nous succombons?

ULSOT.

Tu tâcheras d'obtenir les meilleures conditions possibles

si tu es forcé à la retraite. Tes amis resteront pour te servir.

SOCALIN, (à *Ulsot*).

Je suis déterminé à suivre ton conseil ; je vais tenter un dernier effort.

Vous Trame et Mascacerbe, si le destin cesse de me prendre pour guide, si je ne dois plus rentrer triomphant dans ma capitale, le jour où vous apprendrez ma défaite, rendez-vous à Bolsi avec tous mes ministres ; établissez - y un conseil de régence que présidera Sophje mon frère ; et quoi qu'il arrive, souvenez-vous bien de ne jamais participer au moindre acte dont le but serait d'anéantir ou d'atténuer seulement la puissance du Grand-Broutapane qui vient de vous donner à tous des preuves si palpables de sa générosité.

(*Les ministres s'inclinent*).

Ne faites rien paraître ; dissimulons même avec ma famille.

Je vais me rendre dans la salle du trône, vous l'entourez tous ; et s'il doit crouler, que sa chute majestueuse vous ensevelisse avec votre maître.

TOUS LES MINISTRES, *enthousiasme contraint*.

Vive le grand Broutapane, notre digne monarque !

SOCALIN. *Il sort.*

Suivez-moi, Ulsot et Ravasi. (*A Hécuso.*)

Hécuso, je réfléchirai au conseil que tu m'as donné ; je ne te cacherai pas que je crains de me voir obligé d'y recourir.

(*Il sort avec Ulsot et Ravasi.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté RAVASI ET ULSOT.

CONTRA.

CITOYENS, vous le voyez; les principes éternels ne périssent jamais.

GRANTÉLU.

Que voulez-vous dire ?

HÉCUFO.

Taisez-vous, Contra, ce n'est pas encore le moment.

MINLER.

Citoyens, je frémis à la seule idée de voir paraître les Toujoursbons à Sirpa.

CONTRA.

Rassurez-vous, Minler, nous opérerons le retour de l'engourdissement par les mêmes moyens que nous employâmes si efficacement en l'an premier de notre ère.

MINLER.

Je crains. *Non bis in idem.*

MASCACERBE, à Contra.

Vous êtes un pauvre homme. Nous sommes tous perdus; et vous tout le premier.

CONTRA.

J'ai certain mémoire tout prêt.

MASCACERBE, *l'interrompant.*

Qui, j'en suis sûr, ne fera qu'augmenter, s'il est possible, l'horreur et le mépris qu'on nous porte.

CONTRA.

Que n'allez-vous offrir vos services à ces Toujoursbons ?

MASCACERBE.

Je vous jugeai bien la première fois que je vous entendis; vous êtes un sot infatué de votre petit mérite.

TRAME.

Messieurs, si, comme je l'espère, Socalin sort victorieux de cette nouvelle lutte, il ne saurait mieux faire que de vous récompenser; vous m'avouerez que les cinq cents mille francs de ce matin pouvaient tomber à des serviteurs plus fidèles.....

HÉCUFO, à Trame.

Taisez-vous, petit génie, Socalin nous doit tout, et ne sera jamais rien que par nous.

L'HUISSIER *annonce.*

Sa majesté va se rendre dans la salle du trône avec sa famille.

(Tous les ministres se retirent, les Bajoquins ensemble, et les Socalinistes de leur côté.)

(*Grand changement à vue.*)

SCENE X.

SOCALIN, SOPHJE, ALËTITI, OLICRANE, SALIE,
PULAINE, HENTORSE, tous les Ministres et tous
les Conseillers de Socalin.

(Le Théâtre représente la salle du trône. Dans le fond on voit Socalin sur un trône très-élevé; plus bas, sur cinq ou six autres trônes, sont les membres de sa famille. Ils sont tous en grand costume et plus ridiculement mis les uns que les autres. Les ministres, les grands dignitaires, arrivent successivement, ainsi que tous les autres esclaves titrés de cette cour. Le nombre en est immense; la physionomie de Socalin a quelque chose d'atroce-ment sinistre. Mascacerbe tremble toujours, Ravasi observe attentivement Hécufu. Hentorse, sur son petit trône, a de la peine à contenir ses larmes. Le roi Sophje tremble. La reine Olicrane darde quelques étincelles, qu'elle croit sympathiques, à un beau grenadier en faction à l'entrée de la salle. Dans cet état de choses, Socalin fait signe à Mascacerbe, qui approche et reçoit les ordres de son maître.)

MASCACERBE, *au Grand-Maitre des cérémonies.*

Introduisez les princes étrangers.

LE GRAND-MAITRE, *hésitant.*

Les princes étrangers ont fait.....

SOCALIN, *impatié.*

Eh bien ?.... parlez.

LE GRAND-MAITRE.

Sire, ils viennent de me faire dire qu'ils n'avaient pas le temps de se rendre à la séance impériale.

SOCALIN, *hors de lui.*

(*Il donne un grand coup de pied qui fait danser toute sa famille sur les trônes ; le sien même en est ébranlé.*)

SOCALIN, *furieux.*

Ils n'ont pas le temps? je le leur ferai trouver.

Ravasi, tu me réponds sur ta tête de tous ces audacieux.

(A l'instant même un serin échappé de sa cage traverse à tire d'aile la salle du trône, en sifflant l'air : « *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean* ».)

Maudit oiseau ! ce matin encore

RAVASI.

Sire, en me rendant dans la salle du trône, un de mes agens m'a annoncé qu'ils avaient tous quitté Sirpa.

SOCALIN, *toujours furieux.*

Que l'on fasse courir après.

(Le serin traverse de nouveau la salle en sifflant l'air : « *Tu ne m'attraperas pas, Nicolas.* »)

(*Hors de lui.*)

Toujours l'inferral oiseau ! (*Il tombe en épilepsie.*)

(Grande rumeur dans la salle du trône, on se presse autour de Socalin qui, comme un démoniaque, lance des coups de pied à tort et à travers. Tout le monde se retire, on n'ose plus l'approcher. Alætiti, sa mère, appelle deux grands valets de pied qui la suivent et montent les mar-

ches du trône pour s'emparer de Socalin et l'emporter dans son appartement. Pendant ce brouhaha général, Olicrane, descendue de son petit trône, regardant de côté et d'autre pour voir si on ne l'aperçoit pas, s'approche du grenadier qui est en faction, et lui dit quelques mots tout bas; le militaire reste stupéfait; mais revenant bientôt à lui, un coup d'œil où rien ne brille moins que le respect, prouve à Olicrane qu'elle est bien entendue. Elle s'éloigne d'un air satisfait.)

SOCALIN. *Sa physionomie est cadavéreuse et sa voix sépulcrale.*

(*Revenant à lui au moment où les deux valets de pied vont le saisir.*)

Où suis-je? quelle horreur m'environne! que de sang!

(*Ses courtisans s'approchent.*)

Ai-je cessé de vivre?... les Engourdis fatigués, lassés de mes crimes, m'auraient-ils enfin mis dans l'impuissance de consommer leur ruine? Suis-je aux enfers? (*Il appelle.*) Mes ministres! vous êtes là tous? Comment y sommes-nous venus? comment ai-je fini ma carrière politique?

ALÆTITI.

La peur..... elle est un sentiment indépendant de notre volonté. Mio figlio le grand empereur, il craint de mourir, il rêve toujours; car, messieurs, ce qui lui arrive n'est autre chose qu'un rêve éveillé. Vieni, vieni, il mio figlio, retirez-vi dans votre appartement.

SOCALIN, *brusquement.*

Laissez-moi. (*Les valets de pied se retirent.*)

ALÆTITI.

Il est un peu superstitieux, il mio figlio, il croit assez

volontiers aux revenans , aux sorciers. Ce petit oiseau qui a traversé la salle , il l'a beaucoup contrarié.....

SOCALIN , *revenu à lui.*

(*Il descend du trône , et s'avance avec toute sa cour.*)

Messieurs , un rêve cruel vient de m'agiter ; de quelque nature que soient les choses que vous venez de voir ou d'entendre , malheur à celui que la moindre indiscretion porterait à révéler..... Contra , Minler , Hécufô , vous savez comment votre premier maître se débarrassait des témoins indiscrets de ses faiblesses : souvenez-vous en bien ; moi , je ne l'oublierai pas (1).

HÉCUFO , à Mascacerbe.

(*Bas.*) Le secret de la comédie !

ALÆTITI.

Mio figlio , vostra maesta sa bene què après oun rêve si pénible , elle a besoin de repos.

SOCALIN.

Paix.

GRANTÉLU.

Sire , quel est celui d'entre nous tous comblés de vos bienfaits , de vos largesses , qui oserait.....

SOCALIN.

Je te crois. Il suffit.

(*On entend une grande rumeur dans la salle à côté ; Socalin effrayé mande Ravasi , pour voir ce que c'est.*)

Qu'entends - je?... quels éclats!... Cours , Ravasi , t'informer du sujet de ce bruit.

(*Ravasi va pour sortir.*)

(1) Périborserre.

L'HUISSIER *annonce.*

Sire , un courrier extraordinaire du général Chougry.

SOCALIN , *inquiet.*

Faites entrer.

LE COURRIER.

(*Il salue et remet ses dépêches.*) Sire.....

SOCALIN.

(*Il prend la dépêche.*) Où est Chougry ?

LE COURRIER.

Sire , à dix lieues de Sirpa , quand je suis parti.

SOCALIN , *lisant.*

Il suffit. Retirez-vous , sans vous éloigner.

(Il pâlit , son trouble augmente en lisant. La lettre lui échappe des mains , il plonge ses regards vers la terre ; personne n'ose ramasser la lettre. Stupéfaction générale. Toute la cour est rassemblée autour de lui. Les ministres engagent Alætiti à parler à son fils ; ils ont tous l'air de la plus vive impatience. Mascacerbe est plus mort que vif.)

ALÆTITI , *le prenant doucement par le bras.*

Mio caro figlio !

(*Grantêlu fait signe à Hentorse.*)

HENTORSE , *passant du côté opposé à celui d' Alætiti.*

Socalin aurait-il perdu le souvenir de sa gloire ?

SOCALIN , *sortant de sa stupeur.*

(*Douloureusement à Mascacerbe ; il lui montre la dépêche qui est par terre.*) Prends et lis.

MASCACERBE.

Tout haut ?

SOCALIN, *toujours très-affecté.*

Oui.

MASCACERBE, *d'une voix très-peu sûre.*

(*Il lit.*) « Fuis, Socalin, fuis avec ton auguste famille,
« demain il serait trop tard. Dissimule avec tes ennemis,
« et si les hommes que tu comblas de faveurs te sont fidèles,
« tu pourras peut-être revoir les jours de ta souveraine
« puissance. Aujourd'hui toute résistance serait vaine. Fuis
« et compte sur ton Séide. »

CHOUGRY.

(Pendant la lecture de cette lettre, la famille Broutapane porte sur sa physionomie l'empreinte de la terreur, les courtisans épouvantés s'imaginent qu'on va tous les pendre; il règne une confusion, un désordre extrême, les uns courent d'un côté, les autres se lamentent de l'autre; les filles Broutapane, aidées de leurs femmes de chambre, coupent les glands du trône et en font des paquets. C'est à qui volera, à qui pillera. Les valets de pied, les huissiers, les reines, les princesses, les courtisans, tout vole. Les femmes de chambre ne font qu'aller et venir; on les voit traverser la salle, chargées de paquets, d'écrins, et de corbeilles remplies de bijoux précieux.)

(*Confusion générale.*)

CHOEUR

(Chanté par les princesses et les courtisans, sur l'air : « *Il faut quitter Golconde.* »)

« Il faut, il faut quitter les trônes,
« Et les grandeurs et les couronnes;
« Il faut, il faut quitter Sirpa
« Qui pour nous avait tant d'appas. »

(A peine le chœur est fini, qu'on entend un grand coup de canon. La famille Broutapane et toute sa cour, cédant à leur frayeur, disparaissent, se jetant les uns sur les autres pour sortir. Grantélu, Ulsot, Ravasi et Hentorse font sortir Socalin de la stupeur où il était retombé. Les courtisans et les filles Broutapane sortent en criant tous.)

(*Tous ensemble.*)

A Bolsi ! à Bolsi ! la régence à Bolsi !

Ils sortent.

SCENE XI.

SOCALIN, ULSOT, RAVASI, GRANELU ET
HENTORSE.

(Cette scène se débite avec la rapidité de l'éclair.)

HENTORSE.

PARS, cher Socalin; Hentorse, ta fidelle Hentorse te donnera de nouvelles preuves de l'attachement qu'elle te porte. Va traiter avec tes ennemis et tâche d'en obtenir, pour retraite, un asile peu distant du pays des Engourdis : ton Hentorse fera le reste.

ULSOT.

Je demeure, et quoi qu'il arrive, compte, cher Socalin, que c'est pour toi que je travaille. Ne t'alarme d'aucune de mes actions ; elles auront toutes le même but, ton prompt retour. Je te réitère que, pour te servir, le parjure sera la moindre de mes armes : attends tout de ton fidèle Ulsot.

RAVASI.

Grantélu et moi nous agirons dans l'ombre.

SOCALIN.

Surveillez bien les Bajoquins ; défiez-vous aussi de Contra, de Minler, d'Hécufô : cette bande d'assassins nous jouera quelque tour.

HENTORSE.

Va, Socalin, cher socalin ! fuis ; je tremble pour toi.

(On entend un second coup de canon , et tout de suite après l'air chéri : *Vive Henri IV.*)

Fuis donc , mon ami... Adieu : compte sur moi.

(Ulsot , Ravasi et Grantélu emmènent Socalin. Hentorse les suit , ils sortent tous. A la porte , Socalin se retourne et se précipite dans les bras d'Hentorse ; on les entraîne.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

(On entend le canon d'allégresse à coups répétés ; et les airs *Vive Henri IV*, et *Où peut-on être mieux*, chantés par une foule innombrable. Tout à coup on voit paraître le peuple entier portant le buste de Toujoursbon , le roi légitime ; les princes étrangers entourent et soutiennent, au nom des rois leurs souverains , l'image de Toujoursbon. Tous les habitans de Sirpa et tous les fideles sujets de ce bon roi portent un étendard blanc ; la joie, l'ivresse, sont au comble. On pose le buste.)

M. DE CINTERME, *au nom des souverains de l'Europe.*

Braves Engourdis, qui venez de sortir de votre profonde

léthargie, vos vœux seront comblés; vous jouirez bientôt de la présence de votre monarque légitime; de ce roi, si grand dans l'infortune, et si digne de tout votre amour; de ce monarque, gage assuré de votre bonheur et de la tranquillité du monde. Nous vous le jurons au nom de tous nos souverains, qui ne voient dans le vôtre que le modèle de toutes les vertus.... Vive le Roi! vivent les TOUJOURSbons.

(On couronne le buste du roi. La toile baisse aux cris mille fois répétés du peuple, qui ne se lasse jamais de contempler l'image chérie de son père.)

FIN.

ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

